

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre PAULUS

Né à Paris, le 18 novembre 1905

Externe des Hôpitaux

Élève de l'École du Service de Santé

LACORDAIRE

OBSERVATION PATHOLOGIQUE
D'UN GRAND HOMME

Président : M. MENETRIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

IOUVE & C^o, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre PAULUS

Né à Paris, le 18 novembre 1905

Externe des Hôpitaux

Élève de l'École du Service de Santé

LACORDAIRE

OBSERVATION PATHOLOGIQUE
D'UN GRAND HOMME

Président : M. MENETRIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

IOUVE & C^o, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1930

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale . .	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale.	DESGREZ.
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	{ CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. M. LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	{ DELBET. HARTMANN LEJARS. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	{ COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiatrie.
 BINET Physiologie.
 AUBERTIN . . Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.) . Pathologie médicale.
 BLANCHETIÈRE. Chimie biologique.
 BROCCQ. . . . Pathologie chirurgicale
 BRULÉ. . . . Pathologie médicale.
 CADENAT. . . Pathologie chirurgicale
 CATHALA. . . Pathologie médicale.
 CHABROL . . Pathologie médicale.
 CHEVALLIER. Pathologie médicale.
 De GAUDART d'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
 DOGNON. . . Physique.
 DONZELOT. . Pathologie médicale.
 ÉCALLE . . . Obstétrique.
 FEY. . . . Urologie.
 GARNIER. . . Pathologie expérimentale
 GASTINEL . . Bactériologie.
 GATELLIER. . Pathologie chirurgicale
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER. . . Pathologie médicale.
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUTINEL . . Pathologie médicale.
 JOANNON . . Hygiène.
 JOYEUX. . . Parasitologie.
 LABBÉ (Henri) Chimie biologique.

MM.

LAROCHE (G.) Pathologie médicale.
 LEMAITRE . . Oto-rhino-laryngologie.
 LEROUX . . . Anatomie pathologique
 LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale
 LEVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN Pathologie médicale.
 MERCIER (F.) Pharmacologie.
 MILLOT. . . Histologie.
 MONDOR. . . Pathologie chirurgicale
 MOREAU . . . Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOURE. . . . Pathologie chirurgicale
 MULON. . . . Histologie.
 OBERLING . . Anatomie pathologique.
 OLIVIER . . . Anatomie.
 PIÉDELIEVRE Médecine légale.
 PORTES . . . Obstétrique.
 QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale,
 RICHEL. . . . Physiologie.
 SÉZARY. . . . Dermatologie et Syphiligraphie.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) . . Pathologie médicale
 VAUDESCAL. Obstétrique.
 VELTER . . . Ophtalmologie.
 VERNE. . . . Histologie.
 VIGNES . . . Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

BUSQUET Pharmacologie.
 GUENIOT Obstétrique.
 LEQUEUX Obstétrique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 RETTERER . . . Histologie.
 ZIMMERN . . . Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM	
ABRAMI. . .	Clinique médicale.	CHEVASSU. .	Clinique chirurgicale.
CHIRAY. . .	Clinique médicale.	HEITZ-BOYER.	Clinique chirurgicale.
DEBRÉ. . .	Clinique médicale.	MATHIEU. . .	Clinique chirurgicale.
DUVOIR. . .	Clinique médicale.	MOCQUOT. .	Clinique chirurgicale.
FIESSINGER.	Clinique médicale.	PROUST. . .	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE.	Clinique méd.	SCHWARTZ. .	Clinique chirurgicale.
LERI. . .	Clinique médicale.	LE LORIER. .	Clinique chirurgicale.
AUVRAY. . .	Clinique chirurgicale.	LEVY-SOLAL.	Clinique obstétricale.
BASSET. . .	Clinique chirurgicale.	METZGER. . .	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

M. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.		Education physique.
LEDoux-LEBARD.		Radiologie clinique
WEILL-HALLÉ.		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

D. PAULUS

A MES ARRIÈRE-GRANDS-PARENTS

A MES GRANDS-PARENTS

A MES PARENTS

A MA SOEUR

A MON ONCLE ET A MA TANTE

A MA COUSINE

A MA MARRAINE ET A MON PARRAIN

MEIS ET AMICIS

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE DOCTEUR MENETRIER

Chevalier de la Légion d'honneur
Médecin honoraire des Hôpitaux
Professeur d'Histoire de la Médecine
Membre de l'Académie de Médecine

*Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.
Qu'il veuille bien croire à nos sentiments
respectueusement reconnaissants.*

A NOS MAITRES DANS LES HOPITAUX

- M. le Professeur LEJARS, chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine.
M. le Professeur WIDAL (*in memoriam*).
M. le Docteur PISSAVY, médecin de l'hôpital Cochin.
M. le Docteur LAUBRY, médecin de l'hôpital Broussais.
M. le Docteur ROUX-BERGER, chirurgien de l'hôpital Tenon.
M. le Docteur RAVAUT, médecin de l'hôpital Saint-Louis.
M. le Docteur HETZ-BOYER, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis.
M. le Docteur PAPILLON, médecin de l'hôpital Trousseau.
M. le Docteur CHEVRIER, chirurgien de l'hôpital La Pitié.
M. le Docteur MOREAU, médecin de l'hôpital Cochin.

AUX DOCTEURS :

- G. MARCHAL, médecin des hôpitaux ; ROBERT MONOD, chirurgien des hôpitaux ; G. DURAND, J. DALSACE, F. MARSAN, D. ROUTIER, J. WALSER, J. MOUSSOIR, J. BAILLIS, HILLEMAND, anciens internes des hôpitaux.

A TOUS NOS MAITRES DE LA FACULTÉ
ET DU VAL-DE GRACE

LACORDAIRE

OBSERVATION PATHOLOGIQUE

D'UN GRAND HOMME

INTRODUCTION

Nous voulons tout d'abord dire à M. le Docteur Babonneix, qui nous a inspiré le sujet de cette thèse, toute la gratitude que nous avons pour lui. Nous ne saurions jamais le remercier assez de l'accueil si bienveillant qu'il nous réserva toujours. Peu ménager de ses instants pour nous donner de précieux conseils ou mettre en lumière en peu de mots le détail qui nous avait échappé, c'est à lui sans conteste que nous devons d'avoir terminé ce modeste travail. Qu'il veuille donc bien trouver ici toute l'expression de notre reconnaissance et de notre fidèle attachement.

Nous sommes également beaucoup redevable à Mademoiselle Renée Zeller, auteur de plusieurs livres sur Lacordaire, qui voulut bien distraire pour nous un peu de son érudition, avec la plus grande amabilité et beaucoup de simplicité. Qu'elle nous permette en retour de l'assurer de nos sentiments respectueux et reconnaissants.

Enfin nous voudrions remercier M. le Docteur Hahn, bibliothécaire de la Faculté, qui nous aida avec tant de bonté au cours de diverses recherches bibliographiques.

Abordant maintenant cet essai médico-psychologique, nous voudrions nous excuser de la forme, maladroite sans doute mais que nous avons voulue entièrement objective. Nous avons essayé de montrer un Lacordaire tel qu'une étude serrée de ses lettres, des documents qu'ils nous a laissés, peut le faire voir à quiconque voudra les lire. Et c'est pourquoi nous n'avons épargné ni les

citations, ni les emprunts plus larges aux textes mêmes. Par ailleurs nous nous sommes systématiquement écarté de la question et du problème religieux qui dépassent et nos moyens et notre domaine ; ou plus exactement nous ne nous en sommes préoccupé que dans la mesure où ils intéressaient le point de vue médico-psychologique. C'est dire que nous nous sommes attaché surtout à l'hérédité d'abord, au tempérament et au caractère ensuite. Enfin nous avons recherché quelles idées le Père Lacordaire pouvait avoir des divers problèmes médicaux et nous avons terminé par l'étude des maladies dont il eut à souffrir. Sans doute c'est le point que nous avons le plus qualité à traiter mais il nous faut dire dès maintenant combien vagues et imprécis demeurent les documents que nous avons dans ce sens. Lacordaire interprète ses malaises ou ses maladies plus qu'il ne les décrit, par là n'échappant pas à l'éternel besoin d'étiologie et de pathogénie si nécessaire aux malades. Nous exposerons donc très objectivement toute cette documentation ; après quoi nous risquerons les conclusions qui nous paraissent le plus vraisemblables, sans présenter le caractère de vérité absolue puisqu'elles demeurent susceptibles d'être modifiées, soit par de nouveaux témoignages, soit plus simplement par l'interprétation de chacun.

PREMIÈRE PARTIE

I. — GÉNÉALOGIE. — HÉRÉDITÉ

On aime à remonter jusqu'à la source du beau fleuve qui fertilise la plaine, soit qu'il naisse dans une vallée riante, soit que son origine se cache dans d'abruptes montagnes.

LORAIN.

Je descends des Lacordaire et des Dugied. Il est manifeste qu'on ne connaît mon sang qu'en suivant à travers les âges ces deux lignes de génération.

LACORDAIRE (*in lettres à FOISSER*).

Bussièrès-lez-Belmont est un charmant village à quelque distance de Langres qu'un ruisseau le Saolon partage en deux provinces, la rive droite Bourguignonne, la rive gauche Champenoise. Au xviii^e siècle dit Monsieur de l'Horme, la famille Lacordaire est représentée à Bussièrès-lez-Belmont, Haute-Marne. En était-elle vraiment originaire ? Venait-elle de Langres où Claude Lacordaire mort en 1572, chanoine de la cathédrale, était aussi curé de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul ? De Dijon où Jean Lacordaire était sergent royal en 1575 ? De Gray où Nicolas Lacordaire vivait en 1630 avec Henriette Tixérandet sa femme ?

Quoiqu'il en soit c'est à Bussièrès-lez-Belmont que l'on retrouve en 1649 le premier ancêtre vraiment connu : Barthélémy Lacordaire. Son fils Nicolas, marchand comme lui épousa en 1686 la fille du notaire de l'endroit et de ce mariage, naquit la même année dit M. Villard, chroniqueur et parent de la famille « un fils qui jeta le premier lustre sur un nom destiné à un éclat immortel ».

C'est de Jean-Baptiste Lacordaire qu'il s'agit. Reçu médecin il

s'installa à Bussièrès où il conquist une célébrité qui le faisait appeler en consultation dans des villes fort éloignées pour le temps, comme Dijon, Troyes, Besançon.

Ami de Jussieu, il avait en outre la passion de l'horticulture et on rapporte qu'au passage de Louis XV à Bussièrès qui se rendait au siège de Metz, il offrit au souverain de magnifiques ananas, mûris dans ses serres.

Jean-Baptiste Lacordaire eut neuf enfants dont François Germain et François, le grand-père d'Henri. L'un et l'autre chirurgiens, le premier à Champlette dans la Haute-Saône, le second à Chaleney dans la Haute-Marne, la mort de leur père, ils vinrent prendre sa suite à Bussièrès en association vraisemblablement. La lignée médicale ne devait pas s'arrêter là car deux parmi les fils de François Lacordaire : Jean François né le 16 avril 1757 et Nicolas né le 6 novembre 1760 devinrent chirurgiens de marine. Ils entreprirent de lointains voyages et près d'un demi siècle plus tard, l'ingénieur Théodore Lacordaire put retrouver en Amérique les traces de son père et de son oncle qui avaient pris part l'un et l'autre à la guerre de l'Indépendance.

A leur retour en France, Jean François, l'ainé, s'installa à Bussièrès, berceau de la famille, et Nicolas alla se fixer à Recey-sur-Ource petit village voisin.

Nous avons fait des recherches pour connaître les thèses de tous ces médecins, celle du père d'Henri en particulier ; C'est en vain et nous n'avons trouvé à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine que deux thèses, l'une notamment traitant de la mélancolie, soutenues par des Lacordaire. Elles sont bien postérieures quant aux dates et il s'agit vraisemblablement d'arrière-neveux de Nicolas descendants directs de Jean François.

Pourtant nous avons été aidé en cette circonstance de toute l'érudition de M. le Dr Hahn bibliothécaire à la Faculté, à qui nous sommes heureux de pouvoir dire toute notre gratitude. Selon lui ces recherches infructueuses n'ont rien d'étonnant car Nicolas Lacordaire qui, nous le savons, a fait ses études à Paris aurait été selon toute vraisemblance en mesure de passer sa thèse vers 1782-

1785 ; et l'époque si troublée qui succéda suffirait à elle seule à expliquer qu'on ne la retrouve pas. Nous savons par ailleurs qu'il prit part à la guerre de l'Indépendance et M. Hahn suppose plutôt qu'il fit campagne après avoir suivi quelque temps les cours de la Faculté, sans passer de thèse et que de retour dans son pays il mit à profit la pratique qu'il avait acquise aux armées, comme on le tolérait alors. Quoi qu'il en soit, Nicolas Lacordaire, le père d'Henri passait pour homme fort habile et « maître en chirurgie, profession héréditaire dans sa famille ». Très dévoué à ses malades, pour eux il se dépensait sans compter ; très bon, sa charité était inépuisable malgré les charges qu'il avait à supporter. Bref c'était un homme de bien et il gagna rapidement la considération générale.

D'un premier mariage il eut un fils, Antoine, qui naquit en 1789.

D'une santé très délicate, en proie sans cesse à de violentes crises d'asthme, il eut même à plusieurs reprises des hémoptysies et mourut à 46 ans en 1835.

Devenu veuf, le docteur Lacordaire épousa en secondes noces Anne Dugied. Elle était la fille d'un avocat au Parlement de Bourgogne, dont Henri Lacordaire précisa plus tard l'emploi du temps avec beaucoup de pittoresque : « Il se levait à 4 heures du matin. A 7 heures il allait au Palais après avoir pris une croûte de pain ; il s'en revenait vers les 11 heures ou midi. A 1 heure il se mettait à table avec sa famille ; on prenait la soupe et le bœuf rien de plus ; on retournait au Palais à 3 heures c'est ce qu'on appelait l'audience de relevée. On y restait jusque vers 5 heures, un peu plus, un peu moins. A 5 heures on était libre, on voyait ses amis, on jouait une partie avec eux. A 9 heures on soupaît avec un morceau de rôti, une salade, un peu de dessert et on se couchait à 10 heures. »

« Un Dugied n'admettait pas l'imprévu, même le menu quotidien était intangible » ajoute Renée Zeller.

De ce mariage naquirent quatre fils dont Henri fut le second. Mais hélas ! la santé du médecin de Recey ne devait pas résister aux exigences d'une clientèle toujours plus grande. Sa femme, ses

parents, ses amis avaient beau l'exhorter à prendre un peu de repos, à quitter au besoin ce service de campagne trop pénible pour s'installer dans une ville comme Châtillon-sur-Seine ou Dijon. Rien n'y fit, et obstiné il voulut rester à son poste. Peu de temps après, miné par une maladie de poitrine sur laquelle d'ailleurs nous n'avons pas de précisions, mais qui lui fit porter un pronostic rapidement fatal, il voulut revenir à Bussières chez son frère, dans la maison paternelle où il mourut le 4 août 1806, entouré de tous les siens. « Ce ne sont pas les années qui me font mourir : ce sont les forces qui me manquent » a-t-il dit lui-même.

1760-1806 : Nicolas Lacordaire avait en effet 46 ans à sa mort.

Pareillement son fils Antoine qui vécut de 1789 à 1835. Il y a là une coïncidence qui n'a pas manqué de nous frapper. Maladie de poitrine sans plus, a-t-on dit pour le père ; asthme, hémoptysies, affirme-t-on pour le second. Toutes nos recherches dans ce sens sont restées vaines ainsi que pour tout ce qui touche à la santé de la première femme du docteur Lacordaire. Se trouve-t-on en présence d'une même maladie qui tua le fils comme elle avait tué le père, l'un et l'autre en pleine maturité ? Ne faut-il pas voir là les méfaits possibles d'une bacillose pulmonaire ? Nous nous le sommes demandé bien que, répétons-le, aucun document nous permette la moindre affirmation dans ce sens.

II. — L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

C'est donc à Recey-sur-Ource, petit bourg solitaire des montagnes de la Bourgogne qu'est né Henri Lacordaire, le 22^e jour du mois de Floréal, l'an X de la République française, dit son acte de naissance, soit, dans un autre langage, le 12 mai 1802.

De toute son enfance nous retiendrons deux points particuliers, surtout. D'abord l'influence de sa mère. C'était une femme d'un rare mérite sans doute et elle se dévoua courageusement à l'éducation de ses quatre fils, œuvre que rendait plus difficile encore la modicité de sa fortune. Veuve austère, pétrie des principes qu'elle tenait de son père le magistrat, la raison chez elle dominait et « l'action parlait plus que la bouche » comme Lacordaire devait l'écrire plus tard à Mme Swetchine. Ladey camarade d'étude et d'enfance d'Henri, qui la connut bien, dira plus librement, avec toute la réserve d'un euphémisme « qu'elle était capable de contenir les effusions de l'amour maternel et d'en modérer les témoignages ». Sans doute ne va-t-il pas jusqu'à nier la possibilité de ce sentiment très doux chez elle mais il insinue qu'il était tant dominé que tout l'entourage pouvait arriver à en douter. Force nous est bien de la trouver sévère dure, même pour ses enfants, que ces sentiments soient spontanés ou voulus comme principe d'éducation. Et nous pourrions rapporter à la suite de beaucoup de biographes, plusieurs faits significatifs qui montrent des procédés plutôt inattendus sinon incompatibles avec la tendresse maternelle telle que nous pouvons la concevoir. Son physique d'ailleurs reflétait parfaitement ses sentiments : « les yeux mélancoliques sont beaux mais sans éclat, nous dit Renée Zeller, la bouche serrée accuse une fermeté désabusée ». Et il est peut être permis de se demander dès maintenant, si les refoulements cer-

tains que le Père Lacordaire dût subir dans son enfance, n'ont pas imprimé pour toujours à son caractère une note spéciale qui nous retiendra plus loin.

Ce qu'il y a de sûr c'est qu'entre ces deux êtres il n'y eut jamais cet élan, né d'une tendresse indulgente et d'une bonté compréhensive qui unit si souvent la mère à son fils et qui impressionne inconsciemment, mais d'une manière si forte, notre personnalité naissante. Cette femme, repliée sur elle-même, plutôt chiche à témoigner son affection, était une cardiaque de longue date. « Ce n'était pas un anévrysme, mais un état qui empêchait la libre circulation du sang. Par suite le poumon a été atteint, c'est cette dernière complication qui a précipité la fin de notre pauvre mère » écrira Lacordaire.

Elle devait en effet succomber en 1836 à une crise d'asystolie, admirablement décrite par son fils dans une lettre à Mme Swetchine : « oppression violente, toux continuelle, épanchement à l'intérieur, dilatation extrême du cœur ; mais elle a toute sa tête quoiqu'elle souffre beaucoup. »

« Je lui dois tout, Seigneur et mon âme charmée
S'enivrait du plaisir d'aimer et d'être aimé. »

Ce n'est point à sa mère que Lacordaire applique les vers de la tragédie qu'il apprenait étant enfant. Il les réserve à Delahaye, ce jeune professeur de 24 ans, sortant tout juste de l'école normale, dont nous voulons maintenant essayer de montrer l'influence sur la formation de Lacordaire.

Le jeune Henri alors élève de sixième au lycée de Dijon n'était pourtant pas dans la classe dont Delahaye avait la charge mais ce dernier sut bien vite distinguer cet enfant calme et doux qui dissimulait une volonté ferme et résolue. Il se prit d'une immense affection pour lui et se fit son protecteur. En effet Henri, d'une constitution naturellement chétive, était le jouet et la victime de ses petits camarades, sans doute aussi parce que l'enfance aime à rudoyer ce qu'elle sent supérieur et comme d'une autre essence. Sans cesse tirailé par leur brutalité de petits animaux, privé même

de toute nourriture autre que sa soupe et son pain, malheureux souffre-douleur, pendant les récréations il devait se réfugier dans quelque salle d'étude et sous un banc se dérober à leur poursuite.

Avec l'arrivée du nouveau professeur tout change. L'enfant passe ses récréations dans la chambre du jeune maître. Celui-ci laissait alors libre cours à son amour des lettres et sentant sans doute tout ce qu'Henri portait déjà en lui de mûr, il lui lisait d'un bout à l'autre les tragédies de Racine et de Voltaire qu'il lui faisait apprendre et réciter.

Bien plus, il semble que dès cette époque Lacordaire se soit essayé à la poésie et ait tenté l'alexandrin. Mais la note dominante n'était pas celle du maître à l'élève ; bien plutôt régnait cette tendre affection d'un frère aîné pour le plus jeune, cette douce intimité d'esprit et de cœur, dont Henri ne trouvait pas toujours la tiédeur dans la maison maternelle ; dans ces relations son imagination s'exaltait ; au cours de ces lectures, de ces exercices littéraires, son cœur naturellement généreux devenait plus réceptif, plus sensible, tandis que rentré chez lui il subissait inconsciemment, la froide raison, le jugement trop sain de sa mère, Anne Dugied. En somme disons-le, le caractère des relations de Delahaye avec Lacordaire tout enfant, nous apparaît comme le complément de l'éducation maternelle. Sans doute souvent dut-il y avoir conflit entre ces deux tendances si opposées dans leur nature et c'est sans doute de là qu'est venue, chez Lacordaire, cette union d'un cœur si ardent avec une raison si froide. Ce problème nous retiendra plus tard mais nous n'avons pas voulu en laisser passer les prémices sans nous y attarder.

D'ailleurs Lacordaire ne s'est pas trompé sur tout ce qu'il devait à Delahaye. « Je crois qu'il m'a rendu de grands et véritables services et qu'il a influé sur tout mon avenir. (Il) m'a donné l'habitude du travail, le goût des lettres, le sentiment précoce de mes forces. Il m'a fait croire que j'étais un homme pour que je le devinsse un jour. J'ai conservé sa correspondance et il est touchant de voir la manière douce, simple, encourageante, avec laquelle un jeune homme de plus de vingt ans s'entretenait alors avec un

enfant indocile qui donnait des coups de pieds à ses maîtres et qui était quelquefois le premier dans ses compositions. »

De cette enfance indocile envisagée du point de vue médical nous ne savons rien. Ses divers biographes nous le montrent surtout comme un enfant d'une beauté ravissante « à l'œil noir et aux longues paupières », sachant être doux et plutôt calin quand il ne s'abandonne pas aux ardeurs d'un tempérament vif et pétulant. Mais de sa santé aucun ne nous parle. Pourtant ce que nous savons de ses débuts au lycée de Dijon ne nous autorise pas à le croire d'une force imposante. Bien au contraire l'enfance sans pitié choisit ses victimes parmi ceux qui s'écartent de ses jeux bruyants, soit qu'ils redoutent la collectivité par besoin instinctif de solitude, soit qu'une maladresse constitutionnelle les classe bons derniers dans ces jeunes ébats.

D'ailleurs Mme Victor Ladey s'exprime ainsi dans les Lettres Nouvelles qui parurent en 1895, parlant de son mari et de Lacordaire : « Déjà beaux comme enfants mais d'une délicatesse physique qui ne leur permettait pas de résister par la force aux agressions de garçons robustes et mal élevés, ils s'appuyèrent instinctivement l'un sur l'autre. » Plus loin elle dira de Lacordaire en particulier : « Ce jeune homme tout pâle encore des faiblesses de l'enfance. »

Nous sommes un peu mieux renseignés sur la santé de l'adolescent. Pas brillante en vérité, plutôt délicate que profondément ébranlée, nous n'avons rien trouvé d'absolument précis qui nous permette d'étayer un diagnostic ferme. Ses études secondaires terminées au Lycée de Dijon, ayant passé à la faculté de cette ville, tous ses examens de droit, Lacordaire vient habiter Paris en 1822 et s'inscrit aussitôt au barreau. Il arrive pour se mettre au lit, la route l'a fatigué à l'extrême et un de ses amis Dijonnais, qui est médecin, le Dr Adelon, doit lui prodiguer ses soins. Sa mère restée seule à Dijon s'inquiète et ce n'est qu'au bout de huit jours qu'elle reçoit la première lettre de son fils.

Le jeune transplanté s'acclimate fort mal ; la vie de Paris le fatigue très vite et pourtant il semble mener une existence extrême-

ment laborieuse et des plus calmes. D'ailleurs le Père Lacordaire plus tard s'est souvenu de ses débuts chancelants et en 1856 il écrit à l'un de ses jeunes correspondants alors inquiet sur sa santé : « J'ai été bien frêle, bien impuissant à marcher dans les rues de Paris. » Pareillement, dans une autre lettre : « J'étais maigre, pâle, changeant de couleur à tout propos, ne pouvant marcher un quart d'heure dans les rues de Paris sans ressentir une fatigue extrême et douloureuse. » Et dans cette lettre qui s'adresse à Perreyve alors âgé de 21 ans, Lacordaire avoue simplement : « Si vous m'aviez vu à l'âge où vous êtes, vous n'auriez pu croire même que je vivrais. » Un de ses amis de Dijon vient-il lui rendre visite dans la capitale que celui-ci est obligé de le « traîner » par toute la ville qu'en digne provincial il veut connaître dans ses moindres recoins et dans le minimum de temps. « J'ai traîné le misérable Henri au Jardin des Plantes » consigne-t-il dans le billet qu'il envoie aux amis communs restés à Dijon. Le lendemain, il leur dira : « Nos courses ont réduit Lacordaire aux dernières extrémités ». Versailles également s'offre à la curiosité du jeune provincial par un chaud après-midi de printemps. Avec son guide il veut tout visiter, tout parcourir, le Musée, le parc, les Trianons. Cette fois c'en est trop et l'un et l'autre succombent, s'endormant bientôt, appuyés contre un arbre dans la grande allée du Tapis vert. Sans doute les provinciaux n'ont pas changé, leur curiosité est la même et aussi longue la liste de leurs courses ; sans doute se transformer en cicerone à leur intention est souvent aussi exténuant que fastidieux. Mais il nous faut bien reconnaître que Lacordaire en 1823 c'est-à-dire à 21 ans n'avait pas l'endurance habituelle à son âge, ni cette belle intrépidité qui fait si souvent bomber le torse de l'adolescent et le ferait facilement s'embarquer pour le bout du monde.

Lacordaire a alors 21 ans. Il travaille de toutes ses forces. Du reste au barreau où il est inscrit, il s'est déjà fait remarquer. N'a-t-il pas trois affaires à débattre, dont l'une concerne la famille du Prince de Wagram, « sans compter les bagatelles qui le mettent en contact avec les hommes et lui apprennent à les connaître ».

L'année suivante en 1824, au mois de mai, soit juste un an après cette promenade au Château de Versailles à laquelle nous faisons tout à l'heure allusion, il entre au séminaire d'Issy. Là c'est la vie toute réglée, dans ses moindres détails avec l'impossibilité de s'écarter d'un emploi du temps rigide mais bienfaisant comme nous allons le voir. En effet, contrairement à ce qu'on aurait pu redouter, d'après ce que nous savons maintenant de sa santé, Lacordaire s'adapta d'une façon étonnante à cette vie nouvelle pour lui et tout de suite en ressentit le charme : « Moi qui suis tant soit peu romantique au fond du cœur, je dors maintenant très classiquement 8 heures par nuit et j'aime assez ce classicisme-là », écrira-t-il. Il convient de faire la part de l'ardeur fervente du néophyte, mais plus tard, très souvent, Lacordaire revint sur la nécessité de la règle que l'on s'impose volontairement ou que l'on subit et d'où découle naturellement l'équilibre physique et moral sans lequel on ne peut rien de grand : « La vue d'une simple laitue est pour moi d'un grand plaisir. » Il faut noter en effet que le séminariste redevient un enfant gai, insouciant, comme autrefois. Pourtant sa pensée est celle d'un homme, s'il a retrouvé le fou rire qu'il avait naguère. « Un de mes enchantements c'est de recommencer ma jeunesse, je veux dire cet âge qui est entre l'enfance et la jeunesse, avec les forces morales qui appartiennent à un âge plus élevé. Au collège on est encore trop enfant, on ne connaît pas assez le prix des hommes et des choses. » Et nous ne sommes pas loin de croire que c'est grâce à cette règle qu'il put conquérir ce parfait état de santé, « ce nerf de vie », comme il dit, dont nous aurons à parler par la suite, car, disons-le maintenant, il n'eut dans sa vie d'homme que les à coups normaux dont personne n'est dispensé. « C'est la continuité d'une vie réglée... qui m'a fait parvenir à l'état de santé où je me trouve », écrira-t-il en 1856. Mais cette transformation ne fut pas tellement immédiate que nous semblons le dire, aussi indéniable soit-il qu'elle s'amorça dès son changement de vie. L'année scolaire de 1825 traîna en longueur pour sa santé encore mal affermie et après avis médical, ses supérieurs se voient obligés de le faire partir en vacances, et

pour trois mois, avant l'heure (1). Nous trouvons également l'année suivante trace de plusieurs petites indispositions imprécises, qui l'arrêtent quelques jours, sans plus de gravité, mais qui témoignent d'une santé toujours mal assise. D'ailleurs, suivant la formule courante, on sent que Lacordaire n'a pas encore pris le dessus : « Il est toujours très maigre, écrit en 1827 un de ses amis Dijonnais, venu lui rendre visite à Issy, et il m'a paru geler et grelotter dans le séminaire comme nous dans nos parloirs en plein vent. » Enfin l'année suivante, soit en 1828, Lacordaire, dès le mois de juillet, anticipant peut-être à nouveau sur ses vacances, part pour la Suisse affermir, dit-il, sa santé affaiblie par des travaux de plusieurs années. Sans doute nous le savons, il a un penchant marqué pour la Suisse. N'entre-t-il pas dans ses rêves secrets, d'y habiter un jour, vieillard solitaire, un petit chalet, dont il a déjà le plan tout tracé dans la tête ? Et puis ne doit-il pas retrouver bientôt ses camarades venus de Dijon, et avec eux excursionner beaucoup. Cependant comment admettre un voyage purement d'agrément, comment ne pas voir là l'ombre d'un conseil médical dans le choix si précis de cette Suisse où l'air est si bienfaisant, qu'aujourd'hui même y sont installés des villages entiers de préventoria et de sanatoria ? Enfin chez cet adolescent qui travaille beaucoup et est souvent arrêté, qui peut à peine mener jusqu'au bout une année scolaire, qu'on nous représente pâle, maigre et grelottant, comment ne pas admettre pour lui l'opportunité de cette villégiature en montagnes ? Et puis l'hérédité n'est pas toujours un vain mot, n'oublions pas que son père, à 46 ans, a été emporté rapidement par une affection pulmonaire à propos de laquelle nous avons déjà dit toutes nos craintes.

Jetons plutôt un regard sur les deux témoignages susceptibles de nous renseigner ; certes la photographie n'existait pas encore

1. Pendant celles-ci nous le voyons rayonner beaucoup : Langres, Dôles, Dijon. Les courts billets qu'il signe alors pour ses amis, affirment une rapide reprise des forces. Si bien que là encore, s'il n'y a pas maladie à proprement parler, on se trouve devant un état constitutionnel défaillant, qui est à surveiller et qu'il faut ménager.

et elle ne fit son apparition qu'aux dernières années de Lacordaire, mais nous possédons deux portraits très satisfaisants de sa prime jeunesse. L'un, le premier en date, selon toute vraisemblance, qui est la miniature de Mme Deliens, l'autre de quelques années plus récent, dû à M. de Robert amateur distingué. Le premier représente Lacordaire alors qu'il était inscrit au barreau de Paris comme avocat, et l'autre est précisément contemporain de l'époque où nous venons de le laisser puisqu'il a alors 35 ans. L'un et l'autre frappent d'abord par le même regard profond, les mêmes grands yeux noirs à la fois candides et mystérieux, tendres et coléreux, « des yeux de braises », plein de feu, étincelants d'intelligence, largement et loyalement ouverts sous de longues paupières. Rien n'est comparable à ce regard dont le souvenir doit toujours persister, fidèlement vivant et inaltérable quand on a eu à le soutenir une fois. Sans doute, le front est haut, limpide, sculptural comme dira Montalembert, se prolongeant par un nez droit, à la grecque. Sans doute le menton apparaît énergique, bien saillant, la bouche sinueuse. Mais tout cet ensemble très fin sans heurt aucun, élégant même, ne s'impose qu'à un examen plus proche, tant d'emblée le regard a subjugué l'attention. Du reste sur tous les autres portraits, alors que nous verrons les années apporter quelque changement à l'harmonie générale nous retrouverons sans cesse cette « dévorante flamme » que « les glaces précoces de la vieillesse éteignirent à peine. » N'anticipons pas et après avoir examiné l'hérédité, l'enfance et l'adolescence, du point de vue particulier qui nous intéresse, essayons de pénétrer un peu son esprit, de fouiller dans le domaine de l'homme intérieur.

III. — L'HOMME INTÉRIEUR

Pour cela, notre méthode sera bien simple, car pourrions-nous mieux faire que de laisser parler Lacordaire dont la pénétration, même quand il s'agit de lui, dépasse tellement tout ce à quoi nous pourrions prétendre ? Et puis, « le prix que nous valons qui le sait mieux que nous ? » C'est pourquoi tout essai d'analyse, toute ébauche de synthèse nous coûterait, désireux que nous sommes de rester dans le pur domaine de l'objectif. D'ailleurs la vanité de démêler le moi profond d'un homme comme Lacordaire nous est apparue depuis longtemps et personne ne peut prétendre l'avoir entièrement compris. Chacun se contente simplement d'apporter sa contribution à une interprétation qui lui demeure personnelle, variant suivant son propre esprit. « L'énigme » qu'il était pour son camarade Lorrain, à qui il avouait du reste que personne ne le connaissait, « le problème inexplicable » qu'il représentait pour son oncle Dugied, lequel s'efforçait de trouver en vain une solution, demeurent l'un et l'autre à l'heure actuelle, aussi profonds, aussi captivants. Au reste Lacordaire qui a toujours dérouté la sagacité de compréhension de ses proches, s'en est fort bien rendu compte, au point de s'émouvoir avec tristesse d'être le prisonnier de sa personnalité : « Où est l'âme qui comprendra la mienne ? ... L'esprit des hommes n'est pas fait pour comprendre le mien. »

Nous reviendrons d'ailleurs dans un prochain paragraphe sur le sens véritable qu'il faut donner à ces phrases.

D'abord l'accueil : il déroute et chacun se méprend.

« Explique-moi, demande-t-il à un ami. d'où vient que je reçois toujours avec un froid glacial les personnes que j'attends, quelque chères qu'elles me soient et qu'au contraire lorsque je ne les attends pas je leur saute au cou avec transport ? » Et lui-même nous donne

la clé, comme il dit, qui réside tout entière dans la mobilité de son imagination. « Je crois que mon âme a un premier mouvement qui est de feu, ou bien encore l'imagination ne s'échauffe-t-elle pas à la vue d'un objet réel inattendu alors qu'elle se refroidit à la vue de l'objet réel attendu. » Ailleurs il se justifiera autrement... : « La tristesse ou le doute me saisissent à l'instant où j'ai autre chose dans le cœur. » C'est possible, mais fatalement ceux qui l'approchent doivent en souffrir et le premier il met toute sa sincérité à le reconnaître. Avec beaucoup de courage, il essaie de s'analyser et de voir clair dans des phrases qui nous retiendrons maintenant : « J'aime, j'en suis certain, j'aime et profondément et néanmoins il est vrai qu'il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté, je suis doux ; ce n'est pas de la froideur, je suis passionné. C'est quelque chose d'entier qui est trop oui ou trop non, une certaine difficulté de découvrir ce dont le cœur d'un ami a besoin, une habitude de silence qui me suit quelquefois sans que je m'en doute »... et plus loin il ajoute : « le cœur de l'homme, le mien surtout est comme ces volcans dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse. » Après de telles phrases on comprendra que nous n'ayons pas voulu tenter l'esquisse d'un portrait moral de Lacordaire. Admironz mais regardons de plus près, car à notre avis, tout ou presque tout Lacordaire est dans ces quelques lignes. Il est doux mais il a une « horreur invincible » à se communiquer. Il doit toujours lutter « effroyablement » et encore, souligne-t-il : « plus la lutte est effrayante, plus la communication me devient odieuse, plus ainsi je m'échappe à la manière des volcans ».

Il est doux, mais il dira à Mme Swetchine qu'il est peu tendre dans l'expression de ses sentiments parce que ajoute-t-il « je ne serai jamais tendre qu'avec de la passion ». Une fois de plus le voilà donc lancé, le mot qui le synthétise avec tant de force et qui, jailli de sa bouche, prend un sens si riche pour illuminer son caractère avec éclat.

De même que tout à l'heure il était doux sans être tendre ni

communicatif, il sera passionné avec raison sinon avec froideur et cela n'est pas pour nous surprendre maintenant que nous avons vu s'exercer successivement, sur la formation de ses idées, l'influence de sa mère et celle de Delahaye.

Sans doute cela ne va pas sans luttes intérieures, sans heurts ni malaises dont il eut souvent à souffrir : « Il y a en moi deux principes contraires qui se combattent sans cesse et me rendent quelquefois malheureux : une imagination ardente n'ayant de bornes que l'infini et une froide raison qui analyse tout ce qui la frappe. » Et comment ne pas voir là le conflit de ces deux influences dont nous parlions à l'instant : « J'unis à l'imagination la plus mobile un jugement calme et ces deux influences qui ne pouvant régner ensemble se livrent dans mon âme un combat perpétuel ». Conflit qui est si bien exprimé dans cette phrase : « Chose singulière : on me croit insensible au moment où je suis le plus affecté ; on me croit tranquille, on ne distingue pas assez en moi l'être réel et l'être fictif, ce que je suis et ce que je veux paraître ».

De ce perpétuel combat, la raison peut-être l'emporta et Lacordaire lui rendra un jour hommage, laissant entendre tout ce qu'il lui doit : « Il y a en moi quelque chose d'énergique et de soudain et toutefois, il y a aussi un fond de raison froide, persévérante, qui navigue en moi tout au travers de mes tempêtes et qui m'a enfin mené au port ».

Cette victoire lui apporta beaucoup d'amertume et de mélancolie. Car ce n'est pas aussi facilement, ni en badinant, que la froide raison arrive à bout d'un cœur ardent et passionné comme celui de Lacordaire(1). Et puis les plus hautes ascensions, les plus belles envolées, ne nous ramènent-elles pas inexorable-

1. M. Babonneix nous faisait justement remarquer que souvent Lacordaire dans sa rude carrière, ne fut pas toujours vainqueur dans ce conflit entre « l'intellectuel » et « l'affectif » ; il mettait en parallèle le père Didon dont les emportements sont restés fameux, et son illustre prédécesseur qui, en certaines occasions, il nous faut le reconnaître, s'embarrasse fort peu de la « froide raison ».

ment vers des régions plus ternes où la mélancolie règne en maîtresse implacable ! Souvent le choc est rude et le Père Lacordaire devait lui offrir toute sa sensibilité frémissante. Est-ce pour cette seule raison que nous trouvons au cours de tous ses écrits ces phrases entières, ces considérations très serrées sur le mal dont il souffrait ? Est-on en présence d'une tendance naturelle qui puisse être qualifiée de telle ou telle épithète qui se piquerait de psychiatrie ? Nous nous le sommes souvent demandé. Qu'il nous soit d'abord permis d'exposer ce qu'il nous dit de cette mélancolie qui le tourmenta si fort par moments. Le ton qu'il emploiera, le contexte, nous diront peut-être mieux que tout discours ce qu'il convient d'en penser (1). Écoutons :

« La mélancolie a sans doute ses racines dans une certaine organisation physique mais elle est bien davantage une maladie morale sur laquelle nous pouvons exercer l'empire de notre liberté. (Elle) suppose une imagination aimante tandis que l'ennui n'est que le résultat ou l'expression d'un cœur vide. (Mais) elle n'est que la considération solitaire de soi-même et elle se perd par la communication (alors que) elle est incurable quand on ne peut plus se communiquer.

(C'est) une passion que nous devons combattre (car si) elle est la grande reine des âmes qui sentent vivement, elle les touche sans qu'elles sachent comment ni pourquoi, à une heure secrète, inattendue. Le rayon de lumière qui réjouit les autres leur apporte des voiles, la fête qui émeut et ravit les perce d'une flèche. Le penchant à la rêverie est (donc) un de ceux qu'il faut surveiller de plus près parce qu'il amollit l'âme et la rend susceptible d'impressions dont elle n'est plus maîtresse : (par ailleurs) il est difficile de se sentir sans éprouver un peu de tristesse, tant notre fond est pauvre et misérable. (Pourtant il faut convenir) que la souffrance est d'autant plus difficile à vaincre qu'elle a une cause moins

1. Lacordaire n'a jamais fait à proprement parler de conférence sur la mélancolie. C'est nous qui nous sommes permis d'ajouter bout à bout ces phrases dont ses écrits sont remplis ajoutant simplement quelques conjonctions pour leur enchaînement figuré du reste, entre parenthèses.

réelle. (Quant à moi) je connais la tristesse comme un autre et nul ne se laisserait aller plus facilement à une mélancolie dévorante ; le travail seul me sauve. J'éprouve ce mouvement vague de mélancolie sans que la cause m'en apparaisse d'une manière bien nette. Quelquefois, c'est une faiblesse, une lassitude de la vie, un sentiment de sa vanité, un ennui causé par le passage d'une activité très tendue à un repos complet. Et puis, ces troubles, ces tristesses, montent souvent dans mon âme car j'ai vu et j'apprends sans cesse des choses tristes ».

Le moins que l'on puisse dire c'est que tout y est depuis la part que peut apporter la constitution physique, la discrimination avec l'ennui jusqu'à la note d'égoïsme ou plutôt d'autophilie qui préside souvent à de tels états. La cause incertaine et mal entrevue, la nécessité de réagir, rien n'est oublié et devant un tel tableau il n'est guère permis de suspecter la sincérité de l'auteur. Pourquoi de la description de cet état dépressif, ne pas rapprocher l'instinctif besoin de solitude que Lacordaire éprouvait alors dans de tels moments ?

« J'ai toujours eu besoin de la solitude... Je vois avec joie la solitude se faire autour de moi ; c'est mon élément, ma vie. On ne fait rien qu'avec la solitude, c'est mon grand axiome... Le cœur perd même quand il ne se donne pas à verser trop souvent en présence d'étranger. C'est comme une fleur portée dehors. Un homme se fait au dedans de lui et non en dehors. »

Alors comment en pensant au Lacordaire de tout à l'heure, aux aspirations ardentes et passionnées à l'activité incroyablement tendue, au « coursier fougueux » pour reprendre le mot de Montalembert, comment devant un contraste aussi frappant ne pas évoquer l'idée de cyclothymie ? Pourtant nous n'avions nulle idée de faire entrer Lacordaire dans une classification fatalement étroite où son esprit si divers et si changeant, si large surtout, ne peut se sentir que mal à l'aise. Lui-même nous donne-t-il pas la mesure de son rythme quand il dit : « Nul homme n'a plus d'énergie que moi, nul homme n'est plus faible que moi, nul homme n'est plus audacieux, nul homme n'est plus timide. »

Doit-on cependant s'estimer satisfait maintenant qu'on a dit que Lacordaire était un cyclothymique ? Ce mot, en soi purement descriptif n'a pas don de nous éclairer beaucoup et on est en droit de se demander sous quelles influences sa constitution s'est orientée dans ce sens.

Cherchons donc plutôt une réponse dans l'époque où il vivait. Que voyons-nous en effet ? Le malaise est général, la mélancolie est dans toutes les âmes, la lassitude de vivre se lit sur tous les visages : on est en plein « mal du siècle ». Or Lacordaire, né en 1802, « ce siècle avait deux ans » ne devait pas échapper à la commune loi. Écoutons parler l'Enfant du siècle. « Pendant les guerres de l'Empire tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes, avaient mis au monde une génération ardente pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un air sombre, en essayant leurs muscles chétifs... Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre. » Or que se passait-il à ce moment-là à Dijon, où Henri était au Lycée ? Laissons la parole à Lorain, son fidèle ami et son compagnon d'enfance : « Plus d'une fois les récréations du collège furent alors consacrées non plus à la pacifique fabrication des bagues de crin mais à la lutte des 2 partis dont l'un soutenait l'Empire défaillant et l'autre la royauté antique. » Et suit la description de ces luttes entre les 2 camps. Il nous est permis de douter qu'Henri Lacordaire prît une part effective à ces combats des lycéens mais ne se déroulaient-ils pas moins sous ses yeux, et peut-on admettre qu'ils le laissèrent indifférents ? Ainsi donc tout s'explique tout s'illumine : « Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire ! Quelle épaisse nuit sur la terre ! et nous serons morts quand il fera jour » s'attriste l'Enfant du siècle. « J'ai peu d'attachement pour l'existence, mon imagination me l'a usée. Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu », se lamente Lacordaire à 19 ans. Et la phrase se termine par un hymne à la tristesse : « Si l'on savait comme je deviens triste, j'aime la tristesse, je vis beaucoup avec elle. »

Nous saisissons ici cette maturité précoce qui devance les années et lui donne à 20 ans la philosophie d'un homme largement mûri, nous comprenons cette vie intérieure intense qui brûle les étapes pour arriver avant l'âge aux termes de ses conclusions : « Je ne peux plus jouir de rien... je n'ai plus que des jouissances d'amour-propre ; je vis de cela et encore je commence à m'en dégoûter. J'éprouve chaque jour que tout est vain. Je ne veux pas laisser mon cœur dans ce tas de boue. » Et précisément il a voulu s'échapper, il a quitté le monde pour vivre d'une vie idéale où son enthousiasme ne serait point déçu. Il était trop tard et on ne renie pas aussi aisément ses origines : « Né au plus profond des entrailles de ce siècle » comme il le dit lui-même, il devait vibrer sans cesse à l'unisson avec lui et connaître jusqu'au bout « le poignant chagrin des hommes et des choses d'aujourd'hui ».

Ainsi croyons-nous expliquer cette double tendance expressive et dépressive. Mais un fond de tristesse sommeille sans cesse chez Lacordaire « comme un dard qu'on porte toujours dans l'âme » et s'il arrive à le dominer quand d'aventure il s'échappe de son siècle c'est qu'il a compris » qu'il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais ».

Et c'est bien là la marque du siècle. Pourtant si Lacordaire a lu René, s'il professe une immense admiration pour Châteaubriand, par contre systématiquement il s'est écarté du Romantisme qui a fait école avec Victor Hugo. Il jugeait même avec sévérité ce mouvement de renouveau littéraire disant qu'il « ne faut pas se laisser séduire aux écrits modernes ; que presque tous sont infectés d'orgueil, de sensualités, de doutes, de prophéties qui n'ont d'autre valeur que l'audace même des poètes qui se les permettent ; au reste l'on n'est pas sûr qu'il ait lu les *Feuilles d'automne* et si les *Méditations* de Lamartine l'ont un peu retenu, on peut dire avec certitude qu'il n'a pas ouvert Musset. C'est dire la place spéciale qu'il pris dans son époque dont il avait foncièrement l'esprit mais dont il n'approuvait pas toujours les audaces. Et nous allons voir maintenant comment tout en restant « le plus étroitement obstiné des classiques » il sut rénover l'éloquence de la chaire.

IV. — L'ORATEUR

De toutes les lettres de Lacordaire que nous avons lues, c'est, disons-le celles que le R. P. Janvier recueillit et publia en 1921, qui ont le plus vivement retenu notre curiosité. Sans doute y a-t-il là quelques raisons sentimentales bien aisées à démêler au reste. Elles s'adressent à deux jeunes Alsaciens-Lorrains avec qui le Père lia connaissance lors d'un séjour à Strasbourg où il prêcha le carême en 1846. Et l'un des deux correspondants, Jules Guipon, était au début de ses relations avec le Père, élève de l'Ecole de Santé militaire, alors installée à Strasbourg comme on le sait. On conçoit donc l'intérêt tout particulier que nous prîmes à le suivre dans sa carrière, d'abord élève chirurgien, puis une fois reçu docteur en médecine « sous-aide chirurgien », enfin chirurgien après sa sortie du Val-de-Grâce.

A travers ses lettres au Père Lacordaire, nous assistons à toutes les vicissitudes de sa vie de médecin militaire. Laon d'abord en première garnison, puis Mostaganem où il résida longtemps et finalement son retour à Laon où ayant quitté l'armée il vint se fixer définitivement pour exercer jusqu'à sa mort. Ce fut un homme distingué, un médecin de valeur, et rapidement il occupa une situation considérable. Il devint médecin-chef des hôpitaux de la ville, fit de nombreux travaux sur les dyspepsies et les maladies charbonneuses et fut inscrit comme membre correspondant de l'Académie de médecine.

Lacordaire fut toujours son grand confident, non seulement du point de vue strictement spirituel mais dans tous les détails de la vie et de son métier en particulier.

Alors qu'il appartenait encore à l'armée, Guipon désirant sans doute occuper ses loisirs africains, décide de concourir pour

l'agrégation du Val-de-Grâce. Une place est justement vacante. Il s'en ouvre au Père qui approuve de toutes ses forces, estimant qu'indépendamment d'un échec toujours possible dans de telles épreuves, la préparation d'une agrégation reste une excellente discipline intellectuelle. Mais pour être agrégé, sans doute encore aujourd'hui, il faut faire deux leçons orales. Qu'il nous soit donc permis à ce propos de rapporter les conseils tout techniques que l'orateur de Notre-Dame donne au futur agrégé. Nous serons en même temps renseigné sur les procédés de rhétorique de Lacordaire et amené à parler de l'orateur dont on nous voudrait sûrement de ne pas dire deux mots.

Avant tout, Lacordaire condamne la méthode qui consiste à apprendre par cœur. C'est dit-il, la méthode infaillible pour ne pas réussir. Au contraire, une longue méditation doit présider à cette sorte de travail, puis il suffit de le « diviser » rationnellement et de parcourir par la pensée chacune de ces parties. « Enfin, les idées fondamentales étant bien établies, il conviendra « de rallier autour d'elles les idées secondaires ». Pour cela on peut utilement prendre la plume parce qu'en « écrivant on donne à sa pensée un ordre plus méthodique et mieux enchaîné ». Ceci fait, il ne restera plus qu'« à se parler à soi-même son discours... comme si l'on était devant le public... dormir tranquillement, manger comme à son ordinaire et éviter tout ce qui peut donner à l'esprit une excitation factice ».

Pourtant Lacordaire paraît oublier une chose : l'émotivité du candidat, l'éternel « trac » qui glace et paralyse, ce que dans son domaine, il a appelé « les tourments de la parole publique », mais il est vrai qu'il n'eut guère à en souffrir, lui qui était « convaincu que le sénat romain ne serait pas capable de l'effrayer ».

Ces conseils donnés aux futurs agrégés, Lacordaire reconnaît en toute sincérité qu'il lui arrive souvent de mieux parler dans « des situations animées que dans l'état calme de l'esprit où l'on est en pleine possession de soi ». Il était en effet au plus haut point improvisateur. Encore suffit-il de s'entendre et Berryer l'a dit : « Le plus grand improvisateur est celui qui n'improvise pas ». Car si

Lacordaire n'écrivit qu'une seule fois le discours qu'il avait à prononcer, la préparation était chez lui « tout intérieure et abstraite » comme le dit d'Haussonville. « Elle était le fruit de ses méditations de la veille, parfois du matin, ajoute-t-il dans son livre sur Lacordaire, méditations qu'il entremêlait de prières ardentes et qui étaient plus mystiques encore que littéraires ».

Avec un canevas très court, Lacordaire improvisait donc d'une voix d'abord faible, qui s'élevait et se développait peu à peu pour devenir bientôt pleine et sonore, ardente et passionnée. Il savait y joindre un geste tout à la fois ample et modéré qui soulignait les nuances de sa pensée ou accentuait sa parole. Celle-ci portait droit au cœur et provoquait « ces frissons sacrés que l'accent de l'homme qui se donne tout entier, provoque toujours chez l'homme ». Le prédicateur en effet était presque aussi agité que son public et descendait bientôt de la chaire, encore tout ému, dira Guizot : « de cette multitude d'impressions troublées et flottantes auxquelles il a voulu arracher ses auditeurs ». Est-ce à nous de juger ou même d'apprécier ces méthodes et leur résultat ? Pourtant nous voudrions montrer l'originalité du prédicateur qui selon son expression « changea la face de l'apologétique chrétienne en ne disant rien de nouveau mais en disposant tout dans un autre ordre ». Car il eut pu suivre les chemins ouverts devant lui par ses illustres prédécesseurs : Bossuet, Bourdaloue et Massillon, ou bien de Fraissy-nous et Dupanloup. Mais là encore on va se rendre compte comme Lacordaire marche en parfaite harmonie avec son siècle dont il a compris tous les besoins nouveaux, les exigences différentes. Héritier du XVIII^e siècle pour son scepticisme railleur et son besoin de discuter avant de croire, le public cependant n'était pas le même : plus de monarque souverain, plus de princes ou de courtisans. Il fallait donc bien une prédication nouvelle, moins solennelle, moins autoritaire que le sermon, pouvant discuter, raisonner, examiner et retourner. Et seul, le mode de la conférence, capable d'aborder plus facilement les différents sujets, permettait à Lacordaire de se mouvoir à l'aise dans des limites moins rigides que le discours classique qui ne souffre ni la digression, ni l'anecdote, ni

même l'ironie. Et c'est déjà son originalité sur ses devanciers.

Comment en usa-t-il ? Toujours avec l'esprit de son siècle, c'est-à-dire que sa démonstration du christianisme part de « l'intérieur » ; « c'est un regard dans le dedans de la foi ». Massillon avait déjà dit qu'il suffit de se connaître soi-même pour connaître l'homme et Lacordaire avouera qu'il lui a suffi de se souvenir de lui-même, « d'un peu de mémoire et d'oreille pour parler comme il l'a fait », remuer les cœurs avec autant de pénétration et les endormir de sa voix harmonieuse.

Qu'on nous pardonne cette longue digression sur l'éloquence de Lacordaire. Nous n'oublions pas que nous avons pour but de retracer sa vie médicale, et, puisque nous en sommes à l'orateur, ne laissons pas passer ces quelques petits traits qui touchent à notre art.

Notre maître, M. Babonneix, nous rappelait justement que bon nombre d'orateurs subissent les méfaits de leur talent et ont à souffrir de laryngites qui, passant bien vite à la chronicité et les appellent à une retraite prématurée ou tout au moins les font les hôtes réguliers de villes d'eaux appropriées. Bien plus, ajoutait-il, ces laryngites, d'abord banales deviennent parfois le point de départ de lésions bacillaires plus ou moins évolutives et plusieurs grands orateurs connus auraient été de cette triste manière enlevés à leur auditoire.

Il ne ressort nullement de tout ce que nous avons dit, que Lacordaire ait été jamais pareillement inquiété. Pas même, semble-t-il, il n'eut à suspendre ses conférences, parce qu'atteint de laryngite aiguë. Encore bien moins, eut-il à souffrir de laryngite chronique. Pourtant il eut quelques alertes dans ce sens.

En janvier 1850, il est à Paris et reçoit presque quotidiennement la visite de Guipon. Un jour, celui-ci trouve porte close. Grande surprise, car précisément le médecin avait condamné le Père à garder la chambre pour une rhino-pharyngite très marquée et qui ne semblait d'ailleurs guère régresser en dépit de toutes les précautions dont s'entourait le malade. Celui-ci justement commençait à s'inquiéter, voyant approcher le carême qu'il devait pré-

cher, et s'était embarqué pour Flavigny, confiant dans les miracles du « changement d'air ». En vérité, l'air des montagnes lui est salutaire : « La toux disparaît progressivement tandis que la voix encore faible et embarrassée s'achemine néanmoins chaque jour vers son état ordinaire », comme il l'écrit à son correspondant fort inquiet. Au début de février tout est rentré dans l'ordre, et Lacordaire guéri regagne Paris. L'indisposition n'a pas duré plus d'un mois.

Mais il a suffi à inquiéter toute la foule des amis de l'orateur et la nouvelle, se colportant, amplifiée sûrement et fatalement, revient à ses oreilles : maintenant, on ne le dit pas moins qu'aphone ! Or Lacordaire a prêché tout le carême, l'hiver a été particulièrement rude, et ce qu'il y a de certain, puisque c'est lui qui nous le dit dans une lettre à Foisset datée du 22 avril, c'est qu'il n'a pas perdu la voix et que l'épisode de tout à l'heure n'a eu aucune suite fâcheuse.

Il est simplement victime de la sollicitude qu'on lui porte. Pourtant, en dépit de cette petite alerte, de ces petits potins, qui de tout temps firent la joie du monde, au mois de novembre de cette même année 1850, l'orateur lui-même, alors qu'il vient de renoncer à Notre-Dame, écrit : « Ma voix a perdu de son éclat, de sa vibration » ; mais il ajoute aussitôt : « Elle est encore pleine et sonore au dire des gens qui me suivent depuis de longues années. »

Quoi qu'il en soit, se prit-il lui-même au jeu, ou bien tout simplement ironise-t-il, nous le voyons quatre années plus tard en 1854, fort occupé de raffermir ses cordes vocales. La méthode est pittoresque, encore qu'extra-médicale et vaut d'être dite. Sur les conseils d'un vieux diplomate « qui n'ayant plus rien à démêler avec les affaires humaines, cherche depuis 20 ans un élixir modeste qui prolongerait notre vie à peu près jusqu'à deux cents ans, si ce n'est trois cents », il prend purement et simplement de l'or potable.

Il suffit d'en prendre VII gouttes dans une tasse de thé noir avant chaque conférence. Et le Prédicateur plein d'une bonne foi

souriante, se soumettant avec plus de bonhomie peut-être que de conviction, boit « bravement » la mixture ainsi préparée. Malheureusement, malgré sa promesse, il ne nous a pas tenu au courant des résultats de l'expérience, si bien que nous ne saurons jamais si les métaux précieux conviennent au larynx des orateurs.

Hélas ! cette voix fameuse qui avait vibré jusque dans les coins les plus reculés des sanctuaires où elle se faisait entendre, devait un jour manquer au Père Lacordaire. C'était peu de temps avant sa mort, lors d'une des dernières instructions qu'il eut l'occasion de prononcer à Sorèze. C'est alors, que, se ressaisissant, il s'écria : « Mon épée s'est rouillée, messieurs, mais je puis dire que c'est à votre service. »

Triste ironie des grandes choses ! Cette arme qu'il avait autrefois si joliment manié et « de ses exploits, glorieux instrument » devait au dernier moment le trahir encore : « Lorsqu'il demandait quelque chose, sa parole embarrassée n'était pas toujours comprise », nous relate un témoin de ses derniers instants.

V. — LE DOMINICAIN

Nous avons vu Lacordaire vivant à Dijon près de sa mère et de Delahaye, puis à Paris, jeune avocat plein de talent et au Séminaire d'Issy-Les-Moulineaux où le travail d'une vocation certaine le conduisit en 1824. Enfin nous venons de parler de lui comme orateur. Que fut le chemin parcouru entre temps ? D'abord aumônier des Religieuses de la Visitation, puis du lycée Henri IV, il se lança ensuite dans le journalisme le plus militant avec Lamennais qui venait de fonder l'*Avenir*. Bientôt, à Rome, sur les ordres du Pape, il dut abandonner sa plume de polémiste et le disciple se sépara du maître. Puis conférencier au collège Stanislas il fut bientôt porté par les vœux de la jeunesse catholique à la chaire de Notre-Dame. Ce n'était pas assez : le secret désir de Lacordaire était de rétablir en France l'ordre des Dominicains. Il y réussit dès 1844 et par la suite il se consacra tout entier à son ordre, se dépensant sans compter dans des voyages de propagande, parcourant la France dans tous ses sens, mettant trois jours et trois nuits pour aller de Paris à Lyon dans d'exécrables diligences. Sans doute tout ne marche pas sans difficultés et il fallut tout le ressort de son caractère pour vaincre le découragement qui se glisse dans de telles entreprises. C'est dans cette intimité Dominicaine que nous voudrions maintenant le montrer entouré d'hommes dont il a la charge et la responsabilité. Disons tout de suite, qu'ayant restauré l'ordre des Dominicains, il prit consultation de plusieurs médecins pour adapter aux temps et aux lieux la Règle de saint Dominique. Le jeûne et le maigre en constituent la base fondamentale. Selon M. le Docteur Laignel-Lavastine, l'un et l'autre exagéreraient l'excitabilité vagale,

laquelle favoriserait « l'évasion hors de la conscience claire, des différentes parties du psychisme ». Et ainsi se trouverait justifié le jeûne de certains ordres religieux. Du reste les médecins ont de tout temps approuvé le jeûne comme une nécessité réelle pour le corps et M. Babonneix nous disait qu'A. Robin aimait à y insister. Dans un autre langage, une tante de Lacordaire vantait pareillement le jeûne, mesure prophylactique pour se bien porter : « au déjeuner, prenez un morceau de pain et un verre d'eau ; au dîner sortez de table avec la faim ; au souper mangez peu : un religieux ne doit user aux repas que deux assiettes. »

Personnellement, Lacordaire s'accommoda toujours d'une façon parfaite et même surprenante de la Règle Dominicaine : le jeûne et le maigre n'avaient de prises sur lui et cet homme souriait des « prétendues nécessités » de la santé, estimant que le monde s'abuse à ce propos.

Sans cesse dur pour lui, il avait les inquiétudes d'un père de famille dès qu'il s'agissait des autres et la santé n'était plus un vain mot. Il mettait d'ailleurs tous ses efforts à dépister les signes précoces de la fatigue physique ou intellectuelle et dispensait avec discernement ceux qu'il jugeait avoir besoin de plus de repos. Pour eux plus de couchers sur la planche, plus de pénitences, plus de veilles après matines. En voyait-il faiblir un, qu'il mettait aussitôt à sa disposition tous les moyens de confort nécessaires pour se remettre ; n'était-ce pas suffisant, qu'aussitôt un voyage à Paris était décidé pour chercher le secours nécessaire à son entière guérison. Le contraste est frappant et non sans charmes d'ailleurs, entre l'orateur de Notre-Dame et cet homme entièrement préoccupé de ceux dont il a charge d'âme. Le ton qu'il emploie, les conseils qu'il donne, avec ce souci du petit détail, c'est tout le secret de l'affection que Lacordaire éprouve pour eux : « L'air de Challais est vif, et un refroidissement subit peut avoir des suites terribles ; quand vous revenez, il vous faut donc changer immédiatement de chemise et vous bien essayer », écrit-il.

Le même sentiment de paternelle bienveillance le fera s'inquiéter de la migraine dont souffre un de ses condisciples : « Peut-

être vous fatiguez-vous trop, veillez à ne pas prendre de la besogne au-dessus de vos forces. »

En somme, on le voit, sollicitude extrême pour ce qui regarde la santé des autres, mais qui pourtant ne se départit point d'une rigidité toute Dominicaine dès qu'il s'agit de discipliner l'imagination ou d'enrayer un désir mal fondé : « Je ne puis consentir au voyage que A. désire faire pour sa santé ; il y a beaucoup plus d'imagination que de réalité dans ses désirs »... et ailleurs, alors que les religieux demandaient à rentrer dans leur famille à cause d'une épidémie de choléra : « Si lorsqu'une épidémie règne, chaque religieux veut se rendre dans sa famille, où irons-nous, » s'écrie-t-il.

Rôle délicat que celui-là et il fallait être Lacordaire pour le mener à bien ! Pourtant il écrira : « Le fardeau de tant d'hommes à guider et à nourrir me pèse quelquefois et je regarde de coin la solitude douce et calme où j'aurais été à cet âge si je n'avais uni ma destinée à celle des autres... mais le vaisseau est en mer et il n'est plus en mon pouvoir d'écouter les muets soupirs qui appellent le port ». Et il ajoute : « Je dois mourir à la tâche, à une tâche plus lourde chaque année et le tombeau seul me donnera le repos dont le charme m'apparaît aujourd'hui si grand ». C'est à Sorèze, entre Castres et Castelnaudary, dans cette école qu'il réorganisa tout entière en y introduisant le Tiers Ordre enseignant, que la mort devait venir le prendre, toujours à la tâche.

DEUXIÈME PARTIE

I

Après avoir étudié, l'hérédité, l'enfance et l'adolescence de Lacordaire, essayé d'analyser son moi profond, nous voudrions maintenant l'envisager d'un point de vue plus strictement médical. Et avant d'aborder l'étude des maladies dont il eut à souffrir, ainsi que le problème de sa mort, nous voudrions montrer les idées qu'il avait touchant les divers problèmes concernant la médecine.

D'abord la chasteté. « Des jeunes femmes ayant entendu prêcher la chasteté avec un feu romanesque, couraient à la sacristie aimer de plus près ces beaux yeux trop baissés » dit dans ses cahiers, Maurice Barrès, à propos des sermons de Lacordaire sur la chasteté. Et sans doute, rien n'est plus aisé que de se figurer les idées de ce dernier : la continence érigée en danger est loin de le satisfaire ; tout autour de lui n'a-t-il pas la preuve du contraire ? Pour lui est chaste qui veut, il suffit de rendre ses sens esclaves de son esprit (faire remonter tout son sexe dans son cerveau) et de se détacher du « pilori de la volupté ». Le point de départ est un sacrifice sans doute mais il n'y a qu'à le faire. Outre son exemple propre, outre l'exemple de ceux qui l'entourent, le Père Lacordaire s'est renseigné et est remonté aux sources, sans faire fi du témoignage médical. Il a eu notamment sous les yeux la petite brochure écrite par le Dr Duffieux en 1854 sur le nom de *Nature et virginité*.

Là il a trouvé la preuve scientifique de ses convictions dont il n'avait que faire du reste pour étayer ses idées personnelles à savoir que :

Le prétendu danger de la continence n'existe que pour sauvegarder les scrupules du corrompu qui « se console de ses vices en les déclarant nécessaires », que la continence est aisée habituellement et qu'elle est fonction directe de la sensibilité. Lacordaire en effet oppose nettement la chasteté à ce qu'il appelle « le rapide et douloureux éniurement des sens ». La première étant l'apanage du « cœur aimant », qui fuit les plaisirs du corps, il existe une réciprocité d'effet qui chez un chaste ne pourra qu'affirmer sa sensibilité. Et Lacordaire remarque comment les femmes qu'il connaît, supportent la continence avec « une facilité bien honorable pour elles » et qu'il explique par la sensibilité même dont elles ont reçu le don. Au demeurant, il paraît en faire une grâce spéciale : « Nemo potest esse continens nisi Deus det ».

Telles sont les idées du Père Lacordaire sur la chasteté. Il ne s'en départira jamais et fort d'elles, il sera dur pour le contradicteur qui « revêt du manteau de la science, le témoignage d'un cœur corrompu ». On comprend aisément l'intérêt qu'il porta au problème de la chasteté, lui qui avait la charge de tant de jeunes hommes.

Un jour, un de ses correspondants, lui ayant sans doute exposé l'entretien qu'il venait d'avoir avec son médecin et d'où semble-t-il il sortait hésitant, le Père dans une longue lettre lui exposa ses idées personnelles et pour appuyer sa thèse, glissa cette phrase sans nuances : « Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture ».

Parole définitive ? Certes non et le père Lacordaire avait trop de sûreté dans le jugement pour ne pas sentir comment, par des chemins peu fleuris sans doute, la médecine conduit à une expérience solide de l'âme humaine. D'ailleurs dans une lettre au Dr Guipon datée de juillet 1847, ne réhabilite-t-il pas largement la médecine, « carrière laborieuse qui exige une grande persévérance avec beaucoup d'autres vertus », pour l'intérêt qu'il lui porte et qu'il place immédiatement après la théologie : « Il n'est aucune science humaine dit-il, qui n'ait un grand charme par quelque côté. La vôtre surtout est pleine d'intérêt et après la théologie qui

est la science de l'âme, je ne connais aucune science qui m'attirerait plus que la médecine. » Bien plus, ne confesse-t-il point que si son père avait vécu il n'aurait certainement pas failli à continuer la belle lignée des Lacordaire médecins : « Mon père étant médecin, s'il ne fut pas mort prématurément c'eût été là ma vie. Je ne le regrette point mais je suis assuré qu'elle eut été dans mes secrets instincts. »

Ne nous y trompons donc pas !

En tout cas, on ne peut nier qu'il se soit intéressé à tous ces grands problèmes médico-psychologiques qui nous valent des lignes d'une belle éloquence.

Qu'est-ce que la folie pour lui ? « Une condamnation à mort sur le rapport intellectuel ». Mais aussitôt il distingue les états démentiels relevant d'une lésion organique, « lésions de l'organe qui sont à la pensée » des psychoses sans substratum anatomique qui ne sont autre chose « qu'un suicide de l'esprit » « une terrible catastrophe d'intelligence dira-t-il encore ! — C'était, bien avant M. de Fleury, souligner la part de « l'affectif ».

Les fous, les pauvres fous ! Comment dans une image plus saisissante rendre, mieux que ce grand connaisseur d'âmes, toute la détresse de leur pauvre histoire. « Semblables à des barques, détachées du rivage et n'ayant plus de pilote sur une mer sans horizon, les esprits vont à l'aventure ; la réalité disparaît devant le rêve et les plus faibles n'étant pas les moins présomptueux, beaucoup finissent par porter les tristes débris de leur ambition entre les murs d'un hôpital de fous ».

Laissons de côté les « chagrins de l'âme » et voyons maintenant « l'infirmité du corps » comme le dit Lacordaire parlant de lui-même, « né dans la douleur comme les autres, atteint comme eux des deux blessures de nos pères, le chagrin de l'âme et l'infirmité du corps ».

Pour cela, nous suivrons simplement l'ordre chronologique.

II

En juillet 1835, Lacordaire est à Dieppe. Il est venu demander aux bains de mer « de raffermir et d'assouplir » tout son être. En fait, il y gagne un appétit terrible et de son propre aveu il mange comme un ogre mais ne voilà-t-il pas qu'il lui est sorti tant aux mains qu'au visage, une éruption de petits boutons devant laquelle le médecin consulté reste sans diagnostic et tout déconcerté. Il n'a jamais vu pareille chose et c'est surtout cette localisation aux mains qui ne cesse de l'intriguer. Tant et si bien que dans la prochaine communication sur les bains de mer qu'il se propose de faire, il ne manquera pas de rapporter le cas. Il écrit à Mme Swetchine, avec beaucoup d'ironie du reste, toute l'immense fierté qu'il en conçoit.

Nous ne savons pas si à Dieppe il se laissa tenter par les classiques promenades en mer, mais l'année suivante nous apporte le témoignage qu'il ne devait pas avoir le pied très marin.

On est au mois de mai et il doit se rendre à Rome. Il a déjà fait le chemin par la route et la tentation est grande, car pourquoi cette fois n'irait-il pas par mer ? La traversée n'est pas longue, juste suffisante pour expérimenter ses premiers pas, et puis à cette période de l'année il y a toutes les chances pour que la mer soit clémente. Bref le projet lui sourit si bien que le 10 il s'embarque à Marseille sur le *Sully*, honnête bateau à vapeur, avec toute la joie impatiente et mal contenue qui préside aux premières traversées.

Dès que les terres ont disparu, tout change ; la poésie méditerranéenne s'estompe bientôt pour disparaître complètement quand tout se met à rouler, danser, tanguer. La tempête en effet s'est déchaînée, terrible, « abominable ». Elle persiste une grande par-

tie de la nuit qui se passe pour le navigateur au milieu de spasmes et de douleurs épouvantables. La déception est immense et touchées les premières terres, le voyageur ne veut plus les quitter, préférant terminer le parcours par la route de Pise et de Sienne que de remonter sur le bateau. Ainsi prit fin la première tentative de navigation de Lacordaire. Fut-elle véritablement la seule ? Nous ne le croyons pas et une fois au moins il dut reprendre le bateau pour aller de Gênes à Civitta-Vecchia, quitte à nouveau comme il le rapporte, à une heure ou deux de malaises dans le voisinage de l'île d'Elbe.

Si l'éruption de Dieppe n'excitait que la curiosité de son médecin et laissait Lacordaire parfaitement serein, les choses se présentèrent bien différemment quelques années plus tard en 1841. Là l'émotion fut grande et le souvenir ne s'échappa pas aussi rapidement : « Il s'agit dit-il d'une éruption de pustules et de boutons qui m'a couvert des pieds à la tête ». Petite vérole, se demande le malade ? Non, puisque son père l'a vacciné lui-même 39 ans auparavant, et en fils de médecin doublé du pathogéniste qui sommeille en chacun, il pense qu'il s'agit « d'une maladie plus ou moins analogue » qu'il attribue à l'extrême fatigue des derniers mois.

Bref cette éruption persiste une dizaine de jours non sans avoir touché assez profondément l'état général du patient qui avoue que c'est le plus fort assaut qu'il ait eu à essuyer de sa vie. Il se console en jugeant sa venue opportune et utile puisqu'il la considère comme « une bonne épuration du sang ».

D'ailleurs la convalescence se passe parfaitement, n'étaient des douleurs survenues dans une jambe en faisant un effort pour descendre du lit.

Qu'était-ce en vérité que cette éruption pustuleuse ? Il est bien difficile de préciser à quelle fièvre éruptive on a à faire. En tous cas malgré ce que pouvait en penser Lacordaire, nous n'écarterons pas aussi facilement la possibilité de la variole en dépit du vaccin, comme il nous l'avoue, reçu 39 ans auparavant.

Ce fils de médecin ignorait la durée immunisante du vaccin beaucoup plus courte en vérité qu'il semble le croire. Cependant,

notons qu'aucun de ses biographes, dont certains pourtant ne nous épargnent les détails, ne fait allusion aux cicatrices probables que la petite vérole aurait alors pu laisser au malade.

Varicelle ? Peut-être, car son diagnostic peut être difficile à faire avec la variole, scarlatine ou rougeole ? C'est peu vraisemblable. Quoiqu'il en soit, Lacordaire qui n'est plus habitué à être malade a été profondément touché et en 1859 soit 15 ans après il s'en souvient encore et en répare dans une lettre à un jeune homme dont la santé laissait fort à désirer.

Certes, le « rude assaut » comme il disait autrefois, est devenu une « charmante maladie » qui « l'a débarrassé d'un vieux levain » qui couvait dans son corps, mais il se souvient et veut montrer à son correspondant, que sa vie à lui aussi n'a pas été exempte d'inquiétudes d'ordre physique.

Juste un an après en mai 1842 il est de nouveau inquiet : il se rend alors au couvent de Bosco. Il pleut, il y a de la boue et il faut passer le Saint-Gothard dans la neige. En montant en voiture la fièvre le prend et force lui est de s'arrêter à Vercueil, à l'auberge, où il demeure triste et dépaycé, dans une solitude qui le tourmente autant que la maladie.

Pour faire céder « l'inflammation », c'est son expression, on doit le saigner à 7 reprises différentes. Petit épisode grippal, sans nul doute, l'état général a été touché cependant et Lacordaire arrive à Bosco très faible, pâle et amaigri, « n'ayant jamais autant eu l'honneur de ressembler à un mort », et admirant par ailleurs « comme une fièvre de quelques jours peut changer un homme de la tête aux pieds ».

Aussi bénin que fut l'incident, notons pourtant en passant son retentissement sur le moral du malade qui, pendant quinze jours, resta plongé dans une immense tristesse et une « horrible mélancolie ».

Pourtant la santé revint rapidement et Lacordaire « comme un fleuve débordé » rentra bien vite dans « son lit ordinaire ».

D'ailleurs le couvent de Bosco convenait parfaitement à sa convalescence : « je suis dans une belle campagne, écrit-il le 20 juin à

Mme de Vauvineux, les fenêtres ouvertes jusqu'au soir, sauf à l'heure de midi, sur des prairies, des bois et des montagnes superbes. Et si la sollicitude de Mme de Vauvineux s'inquiète, le voit environné de « périls, de fièvre, jaune, maigre et exténué », tant est grand son désir de posséder le Père Lacordaire sous les ombrages de Becquigny, sa propriété de la Somme, celui-ci se défend de s'y rendre, car sa santé est meilleure que jamais.

Telles sont en somme les deux grandes alertes que Lacordaire eut à subir, depuis son adolescence. Sans doute il existe bien d'autres petits ennuis, dont quelques-uns nous ont sûrement échappé, mais personne n'en est épargné au cours de la vie. Nous avons déjà parlé des angines (à propos de l'orateur) et il semble que Lacordaire y fut très sujet. En juillet 1851 il écrit à Mme de Prailly : « j'ai eu quelques jours d'un mal de gorge accompagné d'une légère fièvre ; ma tête n'est pas bien libre encore. » Ce ne sont là que « malaises sans importance et à peine sensibles » comme il le dit lui-même. De même nous n'avons pas élucidé quels sont les médicaments que Mme de Prailly lui envoyait en août 1849 et ni dans quel but le Père en prenait deux grammes chaque soir avant de se mettre à table. Tout ce que nous savons c'est « qu'ils ont produit immédiatement leur effet ». Et puis faut-il attacher tant d'importance à de simples détails quand toutes les lettres de cette année 1849 témoignent d'une parfaite santé ?

Quoiqu'il en soit, au souvenir de cet adolescent, frêle et délicat, toujours pâle et maigre, qui ne pouvait mener jusqu'au bout ses années scolaires, qu'on envoyait alors en Suisse pour se reposer, nous sommes en droit d'être surpris de la transformation que nous avons vu se produire. A cinquante ans en effet, Lacordaire écrivait à Perreyve, dans une lettre à laquelle nous avons déjà fait allusion : « nul n'a une santé plus robuste et plus gaie. Le temps dans un régime sobre a tout fortifié chez moi : la tête, la poitrine, les muscles. » Sans doute s'il faut voir dans cette heureuse transformation les bienfaits d'une vie réglée et sagement remplie, comment s'empêcher de penser que le fier sang de Bourgogne qui coulait en lui joint à un de ces tempéraments nerveux

desquels on est en droit de tout attendre, n'entre pas pour une bonne part, dans ce qu'on pourrait appeler sa résurrection ?

Pourtant nous allons voir maintenant comment dans le bref délai de neuf années, le mal devait si rapidement venir à bout de cette santé que le temps avait si bien réussi à consolider.

III. — LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT

Et nous qui sans nul doute devons traverser
des temps sévères, nous aurons souvent l'occa-
sion de penser qu'il est plus aisé de mourir que
de vivre.

LACORDAIRE.

Oui ! le temps a cessé de mesurer mes heures,
Messagers rayonnants des célestes demeures.
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, *déjà*, je nage en des flots de lumière.
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

(LAMARTINE, *Le chrétien mourant*).

Avant d'envisager le problème de la mort de Lacordaire il est un autre point qui nous retiendra encore tant nous lui prêtons d'intérêt et qui sera comme le préambule normal au développement de cette dernière partie. Nous avons déjà signalé à propos de l'adolescent cette maturité qui chez Lacordaire avait devancé les années : « Pour moi je suis venu rapidement à ce moment de la maturité. Il est déjà présent dans mon âme sur bien des points, dit-il en 1837... et encore : ma pensée est plus vieille qu'on ne croit et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. » Il est un autre point que nous voudrions signaler : c'est le sentiment constant de vieillissement dont Lacordaire ne s'est jamais départi depuis ses vingt ans et qui ne fit que s'accroître au cours des années. Galopant sans cesse devant elles, imprégné profondément de la relativité au temps, toujours Lacordaire donna comme l'impression de ne devoir pas vieillir : « Dix années ! Est-ce que nous devons encore en vivre plus de cinq s'écrie-t-il en 1824 alors qu'il a vingt-deux ans », ou bien voyant un peu plus large : « Une année ! et nous ne vivons peut-être pas trente fois ce laps de

temps. » La brièveté de la vie semble le frapper particulièrement. « Je dis vieux car deux ans c'est déjà beaucoup dans une vie aussi courte que la nôtre ». Toutes ces paroles qui datent sensiblement de la même époque sont empreintes de la même mélancolie qui nous a déjà retenu et qui est venue cristalliser une foi solidement assise. Et il est facile au travers des années, de suivre l'évolution de ce sentiment particulier. A peine arrive-t-il à l'âge mûr « le sommet d'où l'on regarde aux deux versants de la tombe et au berceau avec une égale perspective », que son esprit pénétrant le porte déjà vers les cimes de la vieillesse : « Le temps s'avance du reste, nous voici en pleine maturité. Encore quelques années et nous courrons vers la vieillesse. » Comment ne pas admettre dans ce vieillissement prématuré, outre une certaine tendance naturelle, l'effet des déceptions sans nombre que le Père rencontra sa vie durant, le résultat de l'ingratitude et des injustices auxquelles il se heurta trop souvent ? Et comment ne pas lui attribuer les propres paroles qu'il prononça à propos de Monseigneur de Jauson ? « Il avait 45 ans. C'est l'âge de la plénitude, l'âge où tout ce que l'on a semé dans la vie, lève autour de l'homme ses branches chargées d'ombre et de fruits et cet âge là même était celui où il venait de perdre son passé et voyait sa vie gisante devant lui comme un arbre coupé jusqu'à la racine. Il est difficile à ceux qui ne l'ont pas éprouvée, de connaître à fond la douleur de cette situation et quel courage il faut pour ne pas y succomber. » Cette dernière phrase à elle seule éclaire magnifiquement toute l'angoisse intérieure de Lacordaire. Il a beau conserver cette calme sérénité qui lui fera dire : « Aujourd'hui, je suis comme un vieux lion qui a voyagé dans les déserts et qui assis sur ses quatre nobles pattes, regarde devant lui d'un air un peu mélancolique, la mer et ses flots » il sent bien que ses forces ne peuvent guère le mener plus loin : « Ma pauvre vie s'en va comme elle est venue, vous avez beau me parler de ma jeunesse — sans doute il me reste de la vigueur et à en juger par le cours ordinaire des choses, quelques années d'avenir —, mais ce reste se consommera bien vite avant que je puisse faire ce que vous souhaiteriez de moi » triste pré-

diction, trop sûr pronostic ! Il devait en effet mourir cinq années après, à 59 ans, n'ayant pas atteint cette soixantaine qui l'effrayait et qu'il n'osait espérer : « J'aurai alors 60 ans. C'est une époque bien solennelle dans la vie. Puissè-je du moins à 60 ans, si j'y arrive, pouvoir prendre ma retraite. »

Le début apparent des troubles qui devaient emporter Lacordaire semble remonter au mois de janvier 1860. A Paris où il se trouvait à ce moment là, il gagna une grippe qui le laissa excessivement fatigué. Le Père se plaint à son oncle Dugied dans une lettre qui est la première d'une série qui nous montre les progrès plus ou moins rapides du mal auquel il succomba.

Est-ce bien à ce mois de janvier 1860 qu'il faut fixer le début réel de ces malaises et Lacordaire n'était-il pas déjà fatigué depuis quelques mois ? Dans une lettre datée du 28 septembre 1860, il parle en effet de « l'état de faiblesse où il est tombé depuis plus de dix mois » ce qui nous repousserait largement au début de novembre 1859. La grippe à laquelle il fait allusion n'aurait donc fait qu'accentuer une asthénie déjà existante : ce qu'il nous faut retenir dès maintenant c'est cette asthénie précisément premier symptôme en date.

Deux mois après, en mars par conséquent, nous notons dans une lettre au Dr Guipon une « violente et courte attaque de fièvre » qui laisse le malade plus fatigué en proie à des essoufflements et des « oppressions au cœur ». Mourey qui a écrit un petit opuscule sur la « *Dernière maladie et la mort de Lacordaire* » relate du reste cet incident du carême 1860 comme le début de la maladie du Père. Nous avons déjà dit ce que nous en pensions mais cet auteur nous donne quelques détails complémentaires à propos de cette alarme dont il fut le témoin : Lacordaire disait sa messe et « à l'autel même il fut saisi de violentes douleurs de tête et de reins qui l'obligèrent à regagner sa chambre ». Que je souffre ! Qu'est-ce donc ? gémissait le malade. On manda d'urgence un médecin qui, dit encore Mourey, ne put que constater les symptômes les plus graves et il cite lui-même « refroidissement glacial, douleurs persistantes, fortes secousses par tout le corps ». Le praticien s'en

était à peine allé que le malade entra dans une sorte de délire, prononçant des paroles sans suite parmi lesquelles revenaient cependant ses préoccupations et ses soucis du moment. Cet état délirant persiste environ $3/4$ d'heure et il ne fallut pas moins de quinze jours pour que le malade se remit tant bien que mal de ce premier assaut. Petit à petit, il reprit ses habitudes et sa guérison apparente pour Pâques fut considérée comme une véritable résurrection.

Nous reviendrons plus loin dans une discussion d'ensemble sur l'interprétation de cette crise. Disons pourtant qu'il nous semble que le médecin traitant d'alors crut volontiers à une crise purement cardiaque. Quant au malade, il parle de menace de fluxion de poitrine consécutive à la grippe mal soignée rapportée de Paris en janvier. La chose est possible : nous voulons retenir surtout les deux symptômes qui n'avaient pas manqué de frapper le malade : « la pâleur considérable » et le « manque presque total d'appétit » qui jointes à l'asthénie que nous avons déjà signalée, constituent pour nous une triade symptomatique du plus grand intérêt.

En mai, il se décide à consulter à Montpellier. Il s'adresse à un professeur de la Faculté, le Docteur Combal. « Cet éminent praticien, rapporte Foisset, ausculta le malade à deux reprises, l'examina durant près de deux heures, scruta scrupuleusement tous les organes et déclara qu'il n'existait aucune lésion mais un appauvrissement du sang causé par vingt mois consécutifs d'une nourriture maigre, insuffisante. » Toutes les lettres du Père confirment absolument les dires de Foisset : Pas de lésions organiques, simplement une anémie et une asthénie que tout le monde, entourage, patient et médecin, s'entend pour mettre sur le compte de la vie austère du moine et des fatigues qu'elle comporte. En outre une bonne et due part semble faite au système nerveux et au fatal rhumatisme dans la genèse de ces troubles. Quant au traitement, il est simple et logique comme au fond l'interprétation des troubles présentés par le malade : le maximum de repos, joint à une nourriture substantielle, quelques toniques « et autres accessoires analogues » devaient venir à bout d'un tel état. De

plus le médecin de Montpellier avait recommandé au Père une saison aux Eaux ferrugineuses à Rennes-les-Bains, petite station du Tarn et c'est là en effet que nous le retrouvons au mois de juillet. Ce sont, spécifie Lacordaire, « des eaux thermales, ferrugineuses qui sont à la fois, résolutives, toniques et anti-rhumatismales ». Mais la meilleure de ces indications résidait sûrement pour le Père dans le peu d'éloignement de cette station et sa proximité des Pyrénées où il se promettait d'excursionner pour échapper à la monotonie des villes d'Eaux.

Au début il sembla suivre son traitement avec beaucoup de scrupules. Il se força à manger, ne faisait plus maigre que deux fois la semaine, ce qui lui faisait dire : « Je vis maintenant comme un sybarite greffé sur un moine. » Et peut-être y eut-il alors un semblant de mieux qui donna au malade un espoir bien aisé à comprendre. Du moins le dit-il à ses divers correspondants dont il ne cherche peut-être qu'à ménager la sollicitude inquiète. A part un catarrhe, « accident passager qui n'a eu aucune importance, » il affirme revenir vers son état ordinaire. Mais que faut-il en croire ? Toujours est-il, et en cela nous devons croire Froisset, que la vie désœuvrée des baigneurs lui devient bien vite odieuse et qu'il s'ennuie. En outre on s' imagine mal le Père Lacordaire en proie à la curiosité fatale d'une ville d'eau. Et puis il faisait terriblement chaud ; enfin il avait beau se forcer pour manger, l'appétit ne revenait pas si vite que cela, tant et si bien que s'en prenant aux Eaux, il repartit pour Sorèze au bout de quinze jours.

Ce fut là un vrai malheur, constate le fidèle Foisset. Peut-être, mais Lacordaire n'a-t-il pas eu une vision très nette de l'avenir et de la longueur de sa maladie, qui lui a fait douter de l'efficacité problématique de la saison qu'il avait commencée. Rentré à Sorèze, il écrit à M. Villard : « Comme il s'agit du sang dont la masse s'est affaiblie, il faudra du temps pour la rétablir dans son état normal. » Cependant confiant ou voulant paraître tel, il ajoute aussitôt : « Ces sortes d'affections prises à temps ne sont pas dangereuses ; elles exigent seulement du repos, un bon régime et de la patience. »

Il n'en demeure pas moins un convalescent bien fragile et s'il

parle « d'amélioration progressive », s'il affirme à Mme Swetchine que « l'appétit repousse », « les couleurs se montrent et les forces s'accroissent », force nous est bien de constater comme un voyage un peu long, tel que celui qu'il fit en Bourgogne en ce mois d'août 1860, l'anéantit rapidement : « L'heure de voiture qui sépare la gare de Beaune de Bligny lui parut interminable, avoue Foisset qui ne peut se dissimuler combien dès cette époque le Père Lacordaire est profondément atteint. Et de cet homme malade et amoindri qui débarque à la gare de Beaune vers 11 heures du soir ce mercredi 29 août, on ne peut s'empêcher de rapprocher le voyageur intrépide de jadis qui ne craignait pas les longues étapes, toujours par monts et par vaux, à une époque où les moyens de communication se réduisaient à peu de chose. Pourtant, des raisons sentimentales jouant sans doute, ce voyage en Bourgogne sembla avoir tonifié un peu le malade ; mais qui niera l'immense influence du facteur moral dans l'évolution de telles affections ? Et c'est sans doute cette influence, le « tonus moral » joint au degré plus ou moins grand d'intimité qu'il peut avoir avec ses correspondants, qui donnera le ton aux lettres qui suivent et terminent cette année 1860. Tantôt confiantes et rassurantes, tantôt doucement mélancoliques, nous ne pouvons les citer toutes, mais toutes nous rappellent l'existence de ce mal qui petit à petit va ronger le malade est l'emporter finalement. L'année suivante 1861 se consuma tout entière, dira Mourey, en soins, en efforts pour lutter contre la maladie pourtant rien n'était remis du travail ordinaire. Le malade avait gardé ses habitudes, expédiant encore son courrier de huit heures à midi, car ce n'est que tout à fait à la fin qu'il se résigna à signer simplement les lettres qu'il dictait pour ses amis. Puis on le voyait se promener lentement dans les allées du Parc de Sorèze, s'intéressant aux arbres, à la végétation. Le *Journal de Toulouse* retenait toujours son attention et hormis ces deux intermèdes le père travaillait sans cesse jusqu'au soir. C'est qu'il devait bientôt prononcer son discours de réception à l'Académie Française où après bien des scrupules, bien des hésitations, il avait enfin accepté de siéger. Les médecins avaient ordonné le repos le

plus complet et le malade fit un discours académique, d'une haute portée et d'une pénétration émouvante. Ceci n'eût rien été peut-être mais il fallait qu'une fois encore il quittât Sorèze pour venir à Paris.

Le 2 février, au milieu d'une assemblée immense, le Père se lève donc « admirablement beau dans sa pâleur » dit Foisset. Car tout le monde est frappé, le contraste est trop grand entre l'orateur de Notre-Dame et le récipiendaire d'aujourd'hui. Sans doute son émotion est grande mais comment à elle toute seule pourrait-elle lui donner cette pâleur extraordinaire dans laquelle d'Haussonville voit déjà le signe de la mort ? Et puis sa voix se précipite, claire cependant, comme affaiblie au point que les finales n'étaient pas tout entendues. Personne ne s'y trompe et c'est d'Haussonville encore qui le dira : « la jeunesse, la santé, la vigueur étaient tout entières du côté de M. Guizot qui le recevait » soulignons-nous l'influence que peut avoir ce dernier effort sur l'évolution de maladie tant cela saute aux yeux les moins avertis et quand le malade lui-même le qualifie de funeste ? De retour à Sorèze il accueille les enfants venus le fêter à son arrivée par ces mots : « Me voici mes enfants, je ne vous quitte plus, non maintenant je ne vous quitterai plus que pour mourir. »

Véritablement il n'est plus permis maintenant de se demander si le malade avait ou non la conscience réelle de son état.

D'ailleurs succédant à l'asthénie, à l'anémie et à l'anorexie, un nouveau symptôme apparent, qui ne trompe jamais les malades, s'était installé petit à petit, occupant bientôt le premier plan : nous voulons dire l'amaigrissement. Celui-ci était impossible à dissimuler car en vieillissant le Père Lacordaire avait bénéficié des attributs de l'âge mûr, la graisse étant du nombre, ce qui du reste avait fort réjoui la malice des gens du monde s'égayant, dit Lorain, « de la destinée qui condamne souvent les grands hommes à l'embonpoint, comme autrefois Napoléon ». Rien en fait n'est plus frappant que de rapprocher le portrait de Chasseriau, qui date de 1840, d'autres plus récents. Hélas ! ce n'est que pour mieux apprécier l'amaigrissement qui devait suivre et progresser jusqu'à

la mort. Mlle Renée Zeller nous a montré des photographies des tout derniers instants du Père. C'est l'image de la cachexie. Mais n'anticipons pas.

A Sorèze le malade essaye de reprendre sa vie habituelle. En vérité il ne fait que languir. L'appétit devient de plus en plus fantasque, dit Foisset, le dégoût de la viande fit d'effrayants progrès, ajoute-t-il comme pour nous mettre sur une voie de diagnostic. Enfin, nouveau symptôme qu'il nous faut enregistrer, les digestions devinrent douloureuses. Lacordaire, dans une lettre au Dr Guipon, nous montre qu'il s'agit de douleurs tardives, survenant quatre ou cinq heures après les deux repas, périodiques, mais ne lui laissant jamais de repos véritable, d'intervalle libre, sans douleurs. En l'absence de grandes crises douloureuses, les digestions demeuraient « laborieuses et pénibles ». A cette époque, on nous le représente luttant contre le sommeil, le visage congestionné, après un repas qui, empressons-nous de le dire, s'était composé de salade et d'œufs durs, ses mets de prédilection.

Le siège exact de ces douleurs demeure imprécis ; tantôt Lacordaire parle de l'estomac, tantôt de ses entrailles, et il semble faire une discrimination, mais nous aurons à revenir sur cette question quand nous essaierons de faire un diagnostic. En tout cas cette affection gastro-intestinale, comme dit le malade, ne semble pas avoir été rattachée directement à l'anémie et à l'amaigrissement et on en fera jusqu'à la fin deux choses bien distinctes, opposant l'anémie au syndrome tardif. « La gravité de mon état, écrit Lacordaire à la baronne de Prailly, vient de ce que j'ai deux maladies à la fois et deux maladies qui s'augmentent l'une par l'autre : pour guérir mon anémie ou maladie du sang j'aurais besoin d'un régime tonique et fortifiant. Mais le mauvais état de mes entrailles et la difficulté de mes digestions, s'opposent à ce genre de traitement ». C'est être assez logique au fond et pour pallier précisément à cet inconvénient, les médecins de Sorèze conseillent au Père d'aller faire un séjour dans la Somme où le convie la vieille amitié de Mme de Vauvineux. On compte beaucoup sur ce change-

ment d'air pour affermir un peu le malade avant de l'envoyer à « quelques Eaux, probablement en Suisse ». Les eaux ne seront là, je le pense, que l'accessoire et les montagnes le principal, ne manque pas d'interpréter le malade.

En fait les douleurs disparaissent, les digestions s'accomplissent plus facilement, mais pratiquement quelle conclusion médicale peut-on en tirer ? N'est-ce pas au contraire une donnée de plus qui nous fera poser le diagnostic fatal ? Quoi qu'il en soit de ce mieux ou de cette accalmie, de retour à Becquigny et de passage à Paris en juin, Lacordaire consulte à nouveau. Il s'adresse au Dr Rayer qui est depuis 1852 doyen de l'Ecole de Médecine où l'a nommé Napoléon, après avoir été successivement médecin de Saint-Antoine et de la Charité. Celui-ci conseille naturellement le repos, mais cette fois il sera écouté et pour cause. De plus il ordonne un régime et des bains artificiels de Vichy. Interdit-il la salade et les œufs durs ? En tous cas le malade se trouve satisfait : « Une heureuse modification s'est déjà opérée ; je ne souffre plus des entrailles comme depuis longtemps et mon appétit semble reprendre quelque énergie, ce qui est bien essentiel pour me tirer de l'état de faiblesse qui est le véritable fond de ma maladie. » Notons que maintenant les lettres ne sont plus écrites de la main du malade : le maximum de repos, a dit le Dr Rayer, et le malade s'est soumis. Magnifique influence de cette consultation qui une fois de plus nous montre le rôle bienfaisant du médecin ! Selon toute vraisemblance, le maître avait condamné Lacordaire. Que lui dit-il pour que celui-ci s'écrie : « c'est énorme de connaître le siège de son mal, de l'adoucir, de le miner peu à peu et d'arriver graduellement à une guérison qui n'est pas douteuse. J'en suis là ; avant le voyage, je ne savais pas au juste de quel côté porter le secours et par conséquent je languissais, ne faisant rien de topique comme disent les médecins, mais grâce à Dieu je n'en suis plus là ; c'est beaucoup ». Connaître son mal est souvent pour le malade le premier pas dans la guérison, tant celle-ci reste inhibée par l'angoisse ou l'inquiétude. De fait les lettres qu'il signa dans la suite, accusent toutes une légère amélioration. A Guipon le père écrit que la « vitalité géné-

rale est sensiblement augmentée ». A Mme de Railly il dit tout le bien que lui ont fait les bains artificiels de Vichy : « ils exercent une très heureuse action sur l'ensemble du système animal ».

Il est des maux qui ne sauraient pardonner. L'été arriva et les grandes chaleurs furent particulièrement néfastes au malade qui dès le mois de septembre entra dans la dernière phase de ses souffrances. Les pieds ne s'étaient-ils pas mis à enfler ? Le dernier samedi de septembre il eut une syncope et s'évanouit dans les bras de Montalbert accouru près de son vieil ami. Pourtant il trouva encore la force durant le mois d'octobre de dicter son testament alors qu'il s'affaiblissait toujours. Bien plus le Dr Houlès médecin de l'école de Sorèze, était surpris de la résistance du malade et s'étonnait qu'il puisse durer encore. Laissons la parole à Mourey qui l'assista dans ses derniers moments : « Le mercredi 6 novembre au matin, j'accompagnai le docteur ; le père contre son habitude le laissa parler sans l'interrompre et comme le médecin se levait : Adieu, M. Houlès, lui dit-il d'une voix ferme, adieu, vous avez été bien bon pour moi, je vous en remercie. Vers neuf heures, le domestique vint, la crise de la nuit recommençait... Qu'a dit le docteur, interrogea le malade : « Hélas ! mon père qu'avec un tempérament ordinaire il n'y en aurait pas pour 24 heures mais qu'avec vous, on ne saurait trop que prédire » ! La vie commençait à lui échapper, s'en allant pièce par pièce suivant ses mots. Mourey nous dit qu'il présentait des « soubresauts terribles ». Puis à partir de ce jour-là jusqu'à la fin il entra dans un mystérieux et grand silence rarement interrompu. Toute alimentation était devenue impossible et les diverses fonctions cessèrent insensiblement. Mais la mort ne voulait pas venir. « Qu'il est difficile de mourir... j'imaginais que c'était plus tôt fait, soupirait-il... Qu'est-ce donc, de ne pouvoir ni vivre, ni mourir ! » Le dix au soir un mieux inespéré se fit sentir : le malade lui-même n'y crut guère. Puis les crises douloureuses se rapprochèrent, devinrent subintrantes. Le 21, vers cinq heures il demanda qu'on le change de linge, qu'on arrange son lit, puis il demeura, moitié assis, immobile. Vers neuf heures

sa respiration se fit plus courte, de plus en plus faible, comme éteinte. A neuf heures et demi il mourut.

En somme, le Père Lacordaire est mort le 21 novembre 1861 d'une maladie que nous allons essayer de préciser maintenant et dont le début approximatif remonterait au mois de novembre 1851.

Le début a été marqué par une fatigue générale, une asthénie progressive avec lassitude qui s'est bientôt accompagnée d'un amaigrissement ininterrompu vers la cachexie comme en témoignent les photographies que nous avons pu voir. Entre temps étaient survenues des modifications sanguines caractérisées cliniquement par une pâleur excessive, une anémie remarquable. De plus au cours de ces deux années d'évolution de la maladie, nous avons la notion d'abord en mars 1860, d'une crise douloureuse caractérisée par un refroidissement total, des secousses généralisées et une ébauche d'état confusionnel qui dura $3/4$ d'heure. Il nous faut noter également l'œdème des membres inférieurs signalé pour la première fois dans une lettre de juillet 1865 soit quatre mois avant la mort, en même temps que des douleurs tardives, antérieures selon les vraisemblances, avec inappétence et anorexie élective. Enfin il ne faut pas oublier la participation cardiaque qui au début parut être toute la maladie, non plus que les soubresauts douloureux que nous signale un témoin des tout derniers instants.

Tels sont les éléments que nous avons pu grouper et qui nous aiderons à porter un diagnostic. D'ores et déjà celui-ci gravitera autour de trois grands syndromes suivant qu'on donnera à tel ou tel symptôme, la place prédominante: si l'on ne considère que l'anémie on pourra d'abord penser à une maladie du sang, du type anémie simple ou pernicieuse ou bien du genre leucémie. Si au contraire on donne toute la place au syndrome digestif on ne pourra manquer de discuter la possibilité d'une néoplasie dont le siège exact restera à préciser. Enfin malgré la participation cardiaque indubitable, si l'on ne pense pas obligatoirement à une affection primitive de cet organe, on ne pourra se défendre d'envisager l'éventualité d'une néphrite chronique à prédominance azotémique.

Cette dernière hypothèse aurait, c'est certain, l'avantage d'expliquer à la fois les troubles digestifs, l'atteinte de l'état général et le retentissement cardiaque.

Envisageons donc la première hypothèse, celle d'une maladie du sang, autonome. Avant tout, nous croyons qu'il convient de penser à l'anémie pernicieuse : son début insidieux, avec des troubles digestifs parmi lesquels Foisset nous signale l'anorexie, des troubles respiratoires tels que l'essoufflement rapide, sur lequel insiste le malade dès 1860 dans une lettre à Guipon, enfin des troubles généraux comme la fatigue et la sensation de grande faiblesse, bientôt suivis de l'apparition d'une anémie progressivement croissante, cadrerait assez bien avec les troubles que présenta Lacordaire dans l'année 1860. Sans doute dans ce début même nous manquent bien des symptômes patents : les vomissements, la diarrhée, cette sensation si particulière mais tellement caractéristique de « bouche en feu ». Mais fallait-il s'attendre à trouver dans les lettres du malade une somptueuse énumération au bas de laquelle nous n'aurions eu qu'à poser un diagnostic ? C'eût été trop facile et simplifier singulièrement notre rôle. En outre il nous faut bien remarquer que la discrétion de Lacordaire quant à ces symptômes, d'abord n'implique pas fatalement leur non existence et qu'ensuite il faut bien se pénétrer du degré d'intimité qu'exige leur divulgation. Pourtant la décoloration des téguments du malade, cette « pâleur de la mort » ressemble bien à l'anémie pernicieuse. Et puis l'œdème malléolaire qui se généralise ensuite n'est pas rare dans cette maladie où l'on rencontre aussi fréquemment ces troubles intellectuels tels que l'apathie, la somnolence, le subdélire et même la confusion mentale, que Lacordaire, croyons-nous, a présenté à plusieurs reprises, notamment au Carême de 1860. Car dès cette période il fut sujet aux lipothymies. Enfin, pourrait se trouver expliqué de cette façon le syndrome digestif qu'il présenta : anorexie élective, douleurs tardives, hypopepsie, qui relève directement de l'achylie et de l'anachlorydrie qu'on retrouve dans 99 % de ces cas. Par ailleurs cette évolution, cette marche progressive avec quelques rémissions cependant, sa terminaison par la mort survenue

par accentuation de l'anémie, par l'augmentation de la faiblesse, cette mort même « par impuissance de vivre » sans accident ni complication particulière, fait bien penser à une forme pseudo-cancéreuse de l'anémie pernicieuse.

Mais toute forme pseudo-cancéreuse doit demeurer suspecte. D'autant plus qu'à l'encontre de l'anémie pernicieuse, mise à part la formule sanguine à laquelle nous ne pouvons penser même un instant, un symptôme clinique de première importance, vient accentuer nos doutes: nous voulons dire l'amaigrissement qui reste léger, dans la maladie autonome essentielle que Biermer décrivit en 1868. D'ailleurs les idées actuelles sur cette maladie, qu'en vérité on considère maintenant plutôt comme un syndrome de causes variées, nous pousserait également à rechercher dans un néoplasme des voies digestives, l'origine même de cette anémie indubitable, présentée par Lacordaire. Car ce n'est tout à fait que par mémoire que nous citerons les leucémies, en l'absence de toute splénomégalie affirmée, et de tous renseignements de laboratoire.

Il nous resterait à préciser le siège de ce néoplasme sur les voies digestives. La tâche n'est pas aisée et c'est dans de telles circonstances que l'on apprécie les renseignements précieux de la radiologie surtout quand tant d'éléments cliniques manquent. En vérité l'on se trouve en présence du tableau suivant : amaigrissement qui marche vers la cachexie (et vient naturellement à l'esprit une autre interprétation des œdèmes), anémie, avec des signes gastriques : anorexie puis douleurs tardives avec dans leur intervalle des troubles dyspeptiques. Or tout ceci relève aussi bien de la pathologie du côlon que de l'estomac car il existe une synergie fonctionnelle et des rapports anatomiques qui unissent l'estomac à l'intestin, et ce ne sont pas les dires de Lacordaire qui nous permettent de trancher la question. Reste, avec toute sa valeur cependant, l'argument de fréquence, le cancer de l'estomac représentant 35 % de la totalité des cancers, tandis que le cancer du côlon ne compte que pour 12 %. Enfin celui-ci a des complications bien déterminées et fréquentes telles que l'occlusion, dont nous ne trou-

vons pas trace dans l'histoire, de Lacordaire si bien que nous croirions plus volontiers, en fin de compte, à une localisation gastrique. Si nous envisageons tous ces symptômes d'un autre point de vue, nous verrons qu'il nous reste un autre diagnostic à faire, tant avec l'anémie qu'avec les cancers digestifs ; nous voulons dire l'azotémie.

Au cours de celle-ci, ne trouve-t-on pas des troubles digestifs caractérisés par de l'inappétence avec dégoût électif pour la viande ? Sans doute il y a des vomissements qui constituent un élément important du tableau clinique, sans doute il y a des troubles du transit intestinal mais il est possible comme nous l'avons déjà dit que Lacordaire soit resté muet dans ses lettres quant à ces symptômes. Pourtant les troubles nerveux qu'il présenta peuvent relever de ce syndrome : la fatigue au premier chef. La céphalée ne nous a pas été signalée, mais cette torpeur que présentait le malade par moments, cette demi somnolence entrecoupée d'agitation, cadrent bien avec la possibilité d'une augmentation de l'urée sanguine. De même on pourrait considérer les petits troubles d'ordre psychique présentés à un moment donné par le malade, comme des manifestations brightiques. Bien des symptômes nous manquent : pas de prurit, pas de sueurs, c'est entendu. Par contre l'amaigrissement est constant dans la néphrite azotémique et la cachexie à laquelle il aboutit progressivement rappelle tout à fait celle des cancers digestifs. Enfin il y a toujours anémie, celle-ci pouvant même prendre le type pernicieux. Quant à l'évolution de ce syndrome entrecoupé de rémissions passagères, elle irait assez bien avec ce que nous savons maintenant de la maladie de Lacordaire. Pourtant il n'y eut point de coma terminal mais les troubles nerveux qu'il présenta à ses derniers moments : torpeur succédant à l'aptation, soubresauts tendineux, ne seraient-ils pas assez caractéristiques ? Enfin ce diagnostic qui ne doit rester qu'une simple suggestion au même titre que les précédents aurait l'avantage de trouver une ébauche d'explications dans les antécédents connus du malade.

Nous savons en effet avec quelle facilité Lacordaire faisait des

angines. Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que depuis longtemps il ait touché son rein et que par le jeu des intrications si habituel dans les néphrites, car il est rare de se trouver en présence d'une forme pure, il ait fait secondairement de l'azotémie. Et c'est du même ordre d'idées que relèveraient selon nous les manifestations cardiaques qu'il a présentées et qu'il nous est difficile d'accepter comme une affection évoluant pour son propre compte. Rien du reste ne nous autorise non plus à les envisager comme une péricardite brightique. Plus volontiers nous les considérerions sous la dépendance de la sclérose et de l'hypertension, car nous avons vite écarté l'endocardite infectieuse dont l'allure clinique ne ressemble que de bien loin à ce que nous venons de voir.

En résumé un diagnostic précis demeure impossible. D'une part, bien des symptômes importants nous font défaut et ceci peut se comprendre car toute notre documentation nous vient en majeure partie de lettres du malade dont le ton même s'oppose à ce qu'il s'étende sur des symptômes aussi précis dans leur évocation. D'autre part les connaissons-nous qu'à l'heure actuelle il serait osé de porter des diagnostics aussi nets sans les renseignements que nous fournissent maintenant quotidiennement le laboratoire et la radiographie.

Cependant après avoir esquissé cette vie médicale de Lacordaire il est peut-être permis de donner une impression qui demeurera strictement personnelle :

L'anémie pernicieuse, nous n'y croyons guère, car de tels malades ne présentent jamais ce degré d'amaigrissement qu'atteignit Lacordaire. Plus volontiers nous pencherions vers le diagnostic de cancer des voies digestives. Cancer du côlon ? Cela reste peu vraisemblable car nous n'avons pas la notion de ses complications habituelles. Il s'agirait donc plutôt d'un cancer de l'estomac. Lancereaux déjà signalait combien son diagnostic reste difficile avec les formes digestives de l'urémie. C'est pourquoi nous avons également pensé chez Lacordaire à la possibilité d'une néphrite chronique du type azotémique.

CONCLUSIONS

1° Henri Lacordaire naquit à Recey-sur-Ource, dans la Côte d'Or, le 12 mai 1802. Par son père il appartenait à une vieille famille de médecins. Celui-ci mourut à 46 ans, emporté brutalement par une affection pulmonaire, de même que le fils qu'il eut d'un premier mariage et qui mourut au même âge. Sa mère, d'une famille de magistrats Dijonnais, mourut en 1836 en pleine asystolie.

2° Son enfance passée à Dijon entre sa mère et Delahaye, jeune professeur du lycée qui eut une indéniable influence sur sa formation, est restée chétive, délicate, sans gros accroc cependant. Durant son adolescence qui s'écoula tout entière à Paris et au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, sa santé fut assez médiocre : obligé souvent d'interrompre ses études, de se reposer en Suisse, vite déprimé, Lacordaire donne nettement l'impression d'avoir eu à lutter pour surmonter l'héritage paternel. Par ailleurs ses tendances, mélange égal d'enthousiasme et de dépression, l'apparentent aux cyclothymiques, compte tenu de l'influence de son siècle.

3° L'âge mûr est pour lui une véritable transformation : il a triomphé de façon étonnante des malaises de son enfance et de son adolescence ; il jouit d'une santé parfaite qui lui permet de supporter la vie « effroyablement dévorée » qui est la sienne. Sans doute n'échappe-t-il pas toujours aux petites indispositions inévitables et communes à tous les hommes. Nous trouvons en effet les traces d'une grippe, d'une éruption varioliforme et il nous faut signaler la fréquence avec laquelle il faisait des angines.

4° Il est mort le 21 novembre 1861 en état de cachexie, d'une

maladie qui évolua pendant deux ans et qui nous a paru être un cancer des voies digestives (estomac probablement) ou une néphrite chronique à prédominance azotémique, toute précision demeurant impossible.

Vu : le Président de la thèse
P. MENETRIER.

Pour le Doyen,
le Professeur-délégué,
BRUMPT.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
Pour le Recteur,
l'Inspecteur d'Académie,
P. MAURELLET.

BIBLIOGRAPHIE

- Barbey d'Aurévilly*. — Joseph de Maistre. Blanc de Saint-Bonnet-Lacordaire. Paris, Blond, 1910, in-16.
- Barrès (Maurice)*. — Mes cahiers, tome I.
- Bardy*. — Eloge du P. Lacordaire, Limoges, 1869.
- Bézy*. — Conférences du P. Lacordaire à Toulouse, 1906, in-8°.
- Bézy (H.)*. — Lacordaire, études biographiques et critiques d'après des documents inédits. Paris, Blond, 1910, in-8°.
- Dessert (Florent)*. — La Prédication de Lacordaire, in-8°, 1898.
- Du Hanul*. — Vie du révérent Père Lacordaire. Abbeville Paillard, 1898.
- Favre (Julien)*. — Lacordaire orateur, sa formation et la Chronologie de ses œuvres. Fribourg, 1906, grand in-8°.
- Fremont*. — Lacordaire à Recey. Dijon 1902, in-8°.
- Foisset*. — Vie du Père Lacordaire. Paris Lecoffre, 1870, 2 volumes.
- Gellon*. — Trois précurseurs du renouveau catholique : Lacordaire, Perreyve, Ozanam. Avignon, 1922, in-16.
- Dr Guipon*. — Quelques mots de vérité sur le P. Lacordaire, in-8°, 1863, Paris.
- Haussonville (Cte d')*. — Lacordaire. Paris Hachette, 1898, in-16.
- Lacordaire*. — Correspondance inédite du R. P. Lacordaire avec M. Dugied, son oncle. Paris Letilleux, 1914, in-8°.
- Lettres nouvelles publiées par V. Ladey et M. P. de Vyré. Delhomme et Brignet, Paris, Lyon, 1895.
 - Œuvres philosophiques et politiques. Paris, Poussielgue, 1880, in-18.
 - Lettres à la Baronne de Prailly publiées par Chocarne. Paris, Poussielgue, 1885.
 - Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains. Paris, Gigond, 1921.
 - Lettres à Foisset. Poussielgue, Paris, 1886.
 - Lettres à Mme Swetchine. Paris, Perrin, 1886, in-18.
 - Lettres à un prêtre Lyonnais. Lyon, 1909, in-16.
 - Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne. Tours, 1912, in-18.
 - Lettres à des jeunes gens, recueillies par Perreyve, 3^e édition, 1905, in-18.
 - Testament publiée par Montalembert. Paris, Douniol, 1870, in-8°.
 - Pensées choisies extraites par Chocarne. Paris, Poussielgue, 1895, 2 vol., in-32.
 - Lettres à un ami de séminaire. Paris, 1898, in-16.
 - Œuvres. Poussielgue, in-12, tome 1 à 12.

- Ledos.* — Morceaux choisis de Lacordaire. Paris, 1913, in-12.
- L'Hosme (Baron de).* — La Famille du R. P. Lacordaire.
- Montalembert.* — Un moine au XIX^e siècle.
- Mourey.* — Dernière maladie et mort de Lacordaire, in-8°, Paris, 1860.
- Noble.* — La vocation Dominicaine du P. Lacordaire. Paris, 1914, in-8°.
- Olivier.* — Au pays natal de Lacordaire, petit, in-8°, Paris, 1922.
- Pauthe.* — Lacordaire, Son œuvre, sa survie et son actualité. Paris, 1900, in-8°.
- Rouet de Journel.* — Une Russe catholique Mme Swetchine, in-8°. La Bonne Presse, 1930.
- Ricard.* — Lacordaire. Paris, Plon, 1888, in-18.
- Riancey.* — Le P. Lacordaire, 1861, in-8°.
- Régnier.* — Lacordaire, Souvenirs et lettres d'ami.
- Villard (H.).* — Correspondance inédite du P. Lacordaire. Paris, in-8°, 1870.
- Valsayre (E.).* — Les Défenseurs de l'Eglise par la parole. Paillart, Abbeville, in-8°.
- Zeller (Renée).* — Les grands cœurs : Lacordaire, Flammarion, 1929.
- Lacordaire et ses amis, Flammarion, 1930.
- Année Dominicaine* : 1910.
- Le Correspondant* : 15 1.1843 ; 25.10.1863 ; 25.3.1864 ; 25 2.1864 ;
25.6.1864 ; 25.10.1864 ; 25.5.1867 ; 10.3.1870 ; 25.6.1870 ;
25.6.1872 ; 10.4.1887 ; 10.11.1807 ; 10.7.1881 ; 10.4.1888.
- Revue des Deux-Mondes* : 15 avril 1845 et 1^{er} mai 1864.

1076 — Imp. de la Faculté de Méd., Jouve & Cie, 15, rue Racine, Paris. — 11-30

38

108

38

108